

9e Concours de nouvelles François Petit

Vialas

Recueil 2026





Textes primés et sélectionnés - Édition 2026



Recueil réalisé à partir des documents transmis par la mairie et les auteurs.

1^{er} prix junior

Une honte à succès de Lisia Bruguierolle

Il était 20h27, la pièce de théâtre commençait dans trois minutes, la salle était bondée et je n'avais jamais autant stressé de ma vie. J'avais le rôle principal, si je me trompais, ce serait la plus grosse honte de toute ma vie ENTIÈRE ! Au fait, je m'appelle Louis, j'ai 15 ans, j'aimerais être acteur et je joue dans "Le malade imaginaire", de Molière. J'ai commencé le théâtre il y a un an et c'est ma première pièce. Avant, je me disais que le trac, c'était pour les nunuches, les bébés, mais maintenant que ça m'arrive, je me dis qu'en fait, même les plus grands acteurs doivent aussi ressentir le trac.

Je repassais mon texte dans la tête et là, panique totale, j'ai oublié une partie. Et en plus, c'est dans la première scène, alors je ne pouvais pas relire mes textes. Ma prof de théâtre arriva et nous fit monter sur scène. J'ai soufflé profondément en me disant que ça reviendrait sur le moment.

Je suis arrivé sur la scène et là, le choc. La salle, qui comptait quand même 500 places, était pleine à craquer. Pour un premier spectacle, c'était quand même un peu stressant. Que dis-je, pour un premier spectacle c'était super hyper stressant !

La pièce a commencé, et j'avais super honte ; j'étais habillé comme dans l'ancien temps et c'était complètement ridicule, et là je le portais devant 500 personnes ! Mais bon, n'ayons pas peur du ridicule. C'était une espèce de robe de chambre bouffante marron moche, avec des chaussures d'un bleu qui jurait avec la robe, aux pointes usées et aux talons plats. Et pour couronner le tout, je portais un chapeau haut de forme noir qui me tombait sur les yeux à chaque mouvement. Heureusement, pour le début de la pièce, les lumières n'étaient pas trop lumineuses, mais je pense qu'il n'y avait plus de mot humain pour décrire ma honte et mon stress.

Au fait, pour tous ceux qui ne connaissent pas "Le malade imaginaire", de Molière, c'est une comédie en trois actes qui raconte l'histoire d'Argan, un riche bourgeois convaincu d'être gravement malade. Obsédé par les traitements et les médecins, il décide de marier sa fille Angélique à Thomas, un jeune médecin ridicule, afin d'avoir un praticien attitré à domicile.

Voilà ce que je devais dire (enfin, Argan), pour la première scène :

« Bon, voyons un peu... faisons le total. Trois et deux font cinq... plus cinq, ça fait dix... et encore dix, ça fait vingt ».

Il s'interrompt, vérifie ses calculs, puis reprend avec beaucoup de sérieux :

« Tout cela, ce sont les remèdes du mois. Ce n'est pas rien... mais enfin, c'est pour ma santé ».

Il prend ensuite une facture et lit, comme s'il récitait une liste interminable :

« D'abord, pour tel jour : une potion... puis un lavement... encore une autre préparation... »

À chaque ligne, il réagit :

« Oui, ça, c'était nécessaire... et ça aussi... on ne peut pas négliger ces choses-là ».

Mais plus il avance, plus la somme augmente, et il commence à trouver ça excessif :

« Tout de même... cela commence à faire beaucoup. Mon apothicaire n'y va pas doucement ! »

Puis, presque aussitôt, il se ravise :

« Mais après tout, il faut bien se soigner. Si je ne fais pas attention à moi, qui le fera ? »

Il reprend ses comptes avec obstination :

« Continuons... encore une ordonnance... encore un remède... »

Et il conclut, à la fois inquiet et convaincu :

« Voilà une grosse dépense... mais au moins, je prends soin de ma santé comme il faut ».

Ce n'était pas compliqué, ce qui était en italique, je devais le jouer avec des gestes, des expressions, et ce qui ne l'était pas, je devais le jouer avec des mots. J'ai commencé, et là, le trou de mémoire que j'avais avant le début survint devant le public. J'ai commencé à bégayer, à bafouiller, à m'embrouiller :

« Tout cela ce sont les remèdes de mois. Ce n'est pas rien... euh... on ne... euh... on ne peut pas... non, c'est pas ça... »

La salle a commencé à rire d'abord doucement, puis plus fort, jusqu'à se moquer ouvertement de moi. J'avais envie de disparaître sous le plancher de la scène. Mais c'est là que le pire est survenu ; des grosses larmes ont commencé à couler sur mes joues, sur mon déguisement... Je n'ai pas réussi à me retenir et je me suis enfui de la scène, j'ai couru vers les coulisses et je me suis mis à pleurer. Le spectacle a été annulé et mes parents m'ont réconforté en rentrant à la maison.

Le lendemain, je me suis réveillé et mes parents, heureusement pour moi sinon je serais mort de honte, n'ont pas parlé de l'événement de la veille. Ils m'ont simplement demandé si je voulais arrêter le théâtre. Je n'y avais pas pensé mais j'ai refusé. Je voulais m'améliorer pour réaliser mon rêve de devenir acteur. Mes parents m'ont alors dit que si je voulais, ils avaient trouvé un stage de théâtre pas loin de la maison, tous les soirs de 17h à 20h, justement pour mieux articuler, aider à surmonter le trac, découvrir des astuces pour mieux apprendre ses textes... Bref, tout ce qu'il me fallait pour ne plus me ridiculiser. J'ai donc évidemment accepté.

Ce stage durait une semaine et c'était hélas pendant ma dernière semaine de cours avant les vacances, ce qui signifiait plus d'activité avec les potes après l'école, non non non, je terminais les cours, je me dépêchais de goûter et je fonçais au stage de théâtre.

Mais peu importe, la seule chose qui comptait pour moi était de devenir acteur, au diable tous les sacrifices que je devais faire et les obstacles à surmonter, j'étais déterminé à devenir le meilleur élève de théâtre de l'école !!

Le stage commençait le soir-même et cette journée fut la plus longue journée de ma vie. En arrivant au stage, la professeure nous a distribué les « devoirs » de la semaine : le premier jour, il fallait s'échauffer avec des grimaces puis lire un texte à voix haute lentement pour travailler son élocution. Enchaîner avec un travail pour faire fuir le trac : la respiration 4-2-6. On inspire pendant 4 secondes, on bloque la respiration pendant 2 secondes et on expire pendant 6 secondes.

Pour la mémoire, on prenait un texte de 6 lignes, on le coupait en deux et on apprenait la première partie.

Pour le jour deux, pour l'élocution, on faisait 2 virelangues qui accéléraient petit à petit. Pour le trac, pareil que le premier jour mais en plus on se visualisait en train de réussir, et pour la mémoire, on apprenait la deuxième partie du texte et on assemblait les 2 parties.

Le troisième jour était un peu comique ; pour l'élocution, on lisait notre texte à voix haute en exagérant les pauses et on travaillait l'intonation. Pour le trac, on simulait une prise de parole et pour la mémoire, on récitait le texte sans regarder.

Le jour quatre était assez fun : on disait des virelangues, et on faisait une lecture très expressive. Pour le trac, on s'enregistrait en train de parler et on notait les défauts, et pour la mémoire, on parlait en faisant des mouvements.

Le jour cinq était plus mouvementé ; on disait son texte avec énergie pour l'élocution, on faisait comme si on était devant un public et on regardait des points fixes comme personnes pour le trac, et pour la mémoire, on récitait en marchant.

Pour le jour six, pour l'élocution, on devait parler plus lentement que d'habitude, pour le trac, on respirait et on se faisait des petites montées de stress volontaires (chrono, enjeu...) et enfin, pour la mémoire, on récitait notre texte en changeant le ton à chaque fois (colère, joie, sérieux...).

Et enfin, pour le dernier jour, on choisissait un exercice pour chaque thème (élocution, trac et mémoire) et on terminait en récitant comme une vraie présentation, en étant debout, avec des regards, des pauses...

C'était un vrai programme très complet ! J'avais hâte de commencer.

On a commencé le premier cours. On était 8 personnes, 6 filles et 2 garçons en me comptant. L'autre garçon n'avait jamais fait de théâtre et 3 des filles non plus, mais les 3 autres filles étaient meilleures amies et faisaient du théâtre depuis maintenant 5 ans. Elles sont passées les premières pour le premier exercice et on était tous stupéfaits par leur aisance devant des inconnus. Pourtant, la professeure trouva quelque chose à améliorer. Après, c'était mon tour et j'étais bien décidé à ne pas me ridiculiser, j'ai réussi l'exercice à merveille. A la fin du cours, la professeure m'a félicité

pour le premier exercice, surtout en sachant ce qui s'était passé l'avant-veille (mes parents avaient dû lui raconter).

Pour les devoirs, j'ai choisi ce texte :

Je suis convaincu que mon réveil me déteste personnellement.

Chaque matin, il choisit précisément le meilleur moment de mon rêve pour sonner.

Je suis sûr qu'il attend que je devienne riche ou célèbre dans mon sommeil.

Puis BAM, retour à la réalité avec une violence inutile.

Le pire, c'est que j'appuie sur "snooze" comme si ça allait changer ma vie.

Alors qu'en fait, ça ne fait que prolonger ma souffrance de neuf minutes.

J'aime beaucoup ce texte, je le trouve très amusant. Je le connaissais par cœur dès le premier jour, à force de le lire et de le relire. À la fin du stage, j'ai donc continué le théâtre, mais mes camarades ont remarqué la différence entre avant le stage et après. Je parlais mieux, je faisais mieux ressentir les émotions... Le spectacle suivant fut un succès. J'avais de nouveau eu le rôle principal, malgré ma prestation de la fois précédente.

J'ai été admis, 7 ans plus tard, dans une école de théâtre, puis de cinéma, et je suis devenu connu vers mes 50 ans. Vous aussi, vous me connaissez, c'est sûr.

Si je vous dis Louis, ça ne vous dit sûrement rien, mais peut-être que vous me reconnaîtrez si je vous dis « Louis de Funès ».

1^{er} prix adulte

La Mue de Bruno Deslot

On raconte que certains changements arrivent d'un coup, comme une gifle. Pour Éline, ce fut plus lent : une érosion plutôt qu'une rupture. Pourtant, quand tout commença, elle ne sentit qu'un frisson, presque rien, une vibration interne, comme si quelque chose sous sa peau cherchait à reprendre son souffle.

Elle vivait seule depuis peu, dans un petit appartement au-dessus de la gare. Le bruit des trains l'apaisait : un grondement régulier, un appel discret vers ailleurs. Chaque soir, elle s'endormait en imaginant qu'elle montait dans l'un d'eux sans prévenir personne. Mais chaque matin, elle se réveillait dans la même chambre étroite, avec cette impression désagréable qu'un morceau d'elle-même restait coincé quelque part entre deux rails.

Le premier signe tangible survint un mardi. En se regardant dans le miroir de l'entrée, elle aperçut une fine craquelure au coin de son œil droit. Pas une ride : vraiment une fissure, minuscule, comme si sa peau était une coquille trop sèche. Elle cligna plusieurs fois. La fente disparut. Elle se dit qu'elle avait rêvé.

Mais les jours suivants, d'autres lignes apparurent : sur ses poignets, le long de ses clavicules, au creux des genoux. Parfois, lorsqu'elle passait les doigts dessus, elle avait l'impression d'entendre un son : un léger crac, presque inaudible. Elle tenta d'en rire. « Je tombe en morceaux. À trente ans, bravo ». Elle n'en parla à personne.

Au bureau, son collègue Harun lui demanda si ça allait. Elle répondit que oui, mais il insista : « Tu sembles... différente. Comme si tu te retenais de respirer. » Elle haussa les épaules. Harun n'insista pas. Il avait ce tact discret des gens qui savent ce qu'on ne dit pas.

La nuit suivante, Éline se réveilla en sursaut. Sa peau brûlait. Elle alluma la lampe : sur ses avant-bras, de petites plaques s'étaient soulevées, comme des écailles pâles. En tirant du bout de l'ongle, elle sentit qu'elles pouvaient se détacher. Elle eut un haut-le-cœur et referma la main. Non. Pas maintenant. Pas ça.

Elle se leva, ouvrit la fenêtre. L'air froid entra comme un baume. Pendant un instant, elle crut voir sa peau frémir, se soulever légèrement, aspirer la lumière de la lune. Son souffle se calma. Mais la certitude demeura : quelque chose était en train de se fendre à l'intérieur.

Le lendemain, elle se rendit à la gare sans aller travailler. Elle s'assit sur un banc, observa les voyageurs défiler devant elle comme une rivière humaine. Elle se dit

qu'elle pourrait partir, là, maintenant. Monter dans le premier train. Abandonner cette chrysalide qui lui collait à la peau.

Mais elle resta immobile, incapable d'un geste.

C'est alors qu'Harun apparut. « J'ai deviné que tu serais ici. »

Elle ne demanda pas comment. Il s'assit près d'elle, suffisamment loin pour ne toucher ni son bras ni son ombre.

— Tu veux en parler ?

Elle inspira profondément. Sa gorge lui faisait mal, comme si un tissu trop étroit s'y déchirait.

— Je me sens... enfermée. Comme si tout devenait trop étroit. Moi comprise.

Harun acquiesça, silencieux. Ce silence-là n'était pas vide : il l'autorisait à continuer.

— J'ai l'impression que je ne suis plus adaptée à ma propre vie, murmura-t-elle. Quelque chose pousse, et je n'arrive pas à savoir si je dois le nourrir ou l'écraser.

Le train pour le sud entra en gare, dans un souffle métallique. Les passagers se levèrent. Éline observa leurs silhouettes disparaître dans les wagons. Elle sentit une douleur dans son dos, comme une grande ligne qui se fendait. Elle se recroquevilla. Harun posa un regard inquiet sur elle.

— Tu es malade ? On va chez un médecin.

— Non ! lâcha-t-elle, paniquée. Ce n'est pas... ce n'est pas une maladie.

Il resta figé. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, Harun avait reculé d'un demi-pas, non par peur mais comme pour mieux la voir.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

Elle hésita puis défit lentement le col de son manteau. Sur sa clavicule, une lamelle de peau dépassait, fine comme un pétale sec. Harun pâlit.

— Tu t'es blessée ?

— Non, répondit-elle. Je... m'écaille.

Il ne rit pas. Ne cria pas. Il resta là, attentif.

— Ça fait mal ?

— Seulement quand j'essaie de l'ignorer.

Elle sentit ses yeux brûler. Une émotion lourde se déchira en elle.

— J'ai peur, Harun. Je crois que j'ai commencé à changer il y a longtemps. Mais je n'ai jamais eu le courage de le laisser faire.

Harun hocha la tête, lentement.

— Alors peut-être que maintenant, il faut laisser faire.

Elle retint son souffle. La phrase résonna en elle comme le clic d'une serrure.

Dans la soirée, seule à nouveau dans son appartement, elle se posta devant le miroir. Les fissures formaient un réseau délicat, presque harmonieux. On aurait dit une faïence ancienne prête à révéler une nouvelle couleur sous le vernis.

Elle glissa les doigts sous une plaque de peau sur son épaule. Cette fois, elle tira. La lamelle se détacha en silence, laissant apparaître dessous une surface douce, irisée, d'un éclat nacré. Pas monstrueux. Pas difforme. Simplement... autre.

Les larmes lui montèrent aux yeux, mais ce n'était pas de la peur. Peut-être du soulagement. Peut-être une mémoire ancienne qui s'ouvrait.

Elle continua. D'autres morceaux tombèrent, glissant au sol comme des pétales ternis. À mesure qu'elle se libérait, elle respirait mieux, plus profondément, comme si un corset invisible s'était défait.

Son corps entier frémissait. Elle s'accrocha à la table pour ne pas tomber. Sa peau — l'ancienne, celle qu'elle avait portée trop longtemps — se fendillait partout, prête à s'abandonner.

Quand ce fut terminé, elle resta immobile, haletante. Sous la lumière douce de la lampe, son nouveau derme semblait vibrer, légèrement luminescent, vivant d'une manière que rien en elle ne l'avait jamais été.

Elle se regarda. Pour la première fois depuis des années, son reflet ne lui sembla pas étranger.

Un bruit discret attira son attention : quelqu'un frappait à sa porte. Éline hésita. Elle attrapa une couverture, se drapa vaguement, puis ouvrit. Harun se tenait là, nerveux, tenant un sac.

— Je... voulais m'assurer que tu n'étais pas seule, dit-il simplement.

Elle baissa les yeux, consciente de son état. Mais Harun ne détourna pas le regard.

— Tu es... magnifique, souffla-t-il avec une stupeur sincère.

Elle sentit sa gorge se dénouer. Un éclat de rire — neuf, léger — lui échappa.

— Je suis surtout en plein chantier.

— Alors je peux rester, si tu veux. Juste être là.

Éline recula pour l'inviter à entrer. Des fragments de sa vieille peau jonchaient encore le sol. Harun les observa sans dégoût, comme on regarderait l'étape abandonnée d'une œuvre en cours.

Elle referma la porte derrière lui. Pour la première fois, elle n'eut pas peur du bruit que cela ferait.

Plus tard, alors qu'elle s'asseyait près de lui, enveloppée dans la couverture, Harun demanda :

— Tu te sens comment ?

Elle réfléchit. Sa peau nouvelle frémissait doucement, comme traversée d'un courant chaud.

— Légère.

Et après une pause :

— Vivante.

Harun sourit. Un sourire timide, presque étonné.

— Alors... c'est peut-être le début.

Elle hocha la tête.

— Oui. Le début.

Elle se pencha pour ramasser une lamelle de son ancienne peau. Elle la plaça dans sa paume et la souffla. Le fragment s'envola, tourbillonna un instant, puis se désagrégea, emporté par un courant d'air.

Éline inspira profondément, son thorax vibrant d'une aisance nouvelle. Elle se tourna vers Harun.

— Tu restes un moment ?

— Aussi longtemps que tu veux.

Alors, dans la lumière douce de la pièce, elle se permit d'être vue — vraiment vue — pour la première fois. Et ce simple geste, plus que tout le reste, acheva sa transformation.

2^{ème} prix adulte

Nebraska City, 1963 de Joëlle Atger-Trinquand

À peine installée, Sunny fronce les sourcils. Une voix docte parle de physique des particules. Physique des particules. Son esprit vagabonde quelques secondes, elle imagine des jeunes filles, peut-être un nouveau groupe de chanteuses, « Les Particules », dans le genre des Suprêmes, et un journaliste en train d'écrire un article élogieux et enthousiaste sur leur physique qui compte, pour sûr, autant que leurs chansons ; à cause d'une ceinture autour de leur taille si fine ; ou de leur façon de plier les genoux quand elles twistent ; ou peut-être même de ces ballerines roses qu'elles ont toutes, maintenant, snobant les talons hauts, et qui bougent comme des petites souris qu'on a envie d'attraper.

Son regard revient sur l'écran. Non, rien à voir avec une comédie musicale. Un type en blouse blanche, fébrile, le cheveu en désordre, s'agite devant un tableau noir tout gri-bouillé d'équations. Un genre de docteur Jekyll ou de docteur Frankenstein...

Eh bien, quelle soirée prometteuse !

Sunny gigote sur son siège, ce qui fait soulever la tête à Goofy-Goof, le chien, couché derrière la banquette. Un gros pépère tranquille, qui se rendort tout de suite.

« Jim, tu ne m'as pas emmenée au Riverside Park pour voir un film d'épouvante, j'espère ?

– Non. C'est ... de l'anticipation. »

Sunny ne donne pas suite et sourit face à l'écran. Jim parle parfois de choses qu'il ne connaît même pas. Sur un ton assuré. C'est un des défauts de son petit ami. Elle sait qu'elle le pousserait dans ses retranchements si elle lui demandait ce qu'est donc le cinéma d'anticipation (elle-même n'en est pas sûre), mais elle ne veut pas gâcher leur sortie.

Elle fait quand-même une moue – elle s'exerce à avancer les lèvres avec un air sérieux, qu'elle pense irrésistible. Le film n'a vraiment pas l'air terrible. Elle espérait John Wayne...

« Ils auraient pu programmer un western, ce soir.

– Mais tu as déjà le cow-boy, bébé... »

Le sourire de Sunny revient, radieux. Ça, c'est un homme. Lui aussi est parfois irrésistible, comme dans ce geste, là, de lever haut son bras pour boire son Coca-Cola à grandes gorgées.

Elle se redresse sur son siège. Se dit que dans les voitures voisines, les femmes la regardent peut-être furtivement et l'envient. Sans doute. Le plus beau des cow-boys l'a choisie, elle. Non, c'est elle qui l'a choisi et c'est encore plus fort.

Beau sans avoir conscience de son charme ; tant mieux, il n'en usera pas avec d'autres. Probablement fauché, par contre. Ce qui n'est pas grave puisqu'il s'avère tout à fait malléable. Depuis leurs premiers rendez-vous, Sunny s'entraîne à ce jeu de discret pilotage vers ce qui lui semble être un promis idéal, avec des résultats plutôt favorables. Si elle se débrouille bien, elle pourra le mener par le bout du nez et organiser toute leur vie.

Il faudra juste qu'il change de travail ; elle n'aime pas les odeurs de bétail, qui donnent à l'homme quelque chose de... plus que rustique... animal, oui ; qui l'effarouche. Elle l'imagine plutôt, par exemple, dans les assurances ; il sera encore plus beau en chemise blanche, et tout à fait civilisé. Il ressemblera d'ailleurs à son père. Qui est lui-même dans les assurances et parcourt la région dans une fort belle Pontiac.

Elle aime tellement se répéter qu'il est son fiancé... Ce mot est magique. Tout comme ceux qui suivront forcément : Mariage, Avenir, Situation... *Fiancé* scintille et laisse augurer toute la suite.

Sunny soupire d'aise ; quand Jim, fouillant ses poches de pantalon en tordant le buste, renverse un peu de son Coca sur sa robe. Elle sursaute.

« Regarde idiot, elle est tachée maintenant ! Et c'est froid ! »

Il n'y a qu'une petite tache brune sur le vichy rose et blanc. Jim se retient de hausser les épaules, regarde de plus près, avance prudemment sa main gauche.

« Ah, n'en profite pas pour me toucher les jambes ! »

Devant l'air fautif du jeune homme, et pensant aux probables regards des voisines de parking, Sunny se radoucit.

« Bon, c'est rien... Ne reste pas contre la portière, je te mangerai pas.

– Désolé », murmure Jim. Il met entre ses lèvres une cigarette tordue qu'il vient de sortir de sa poche (on dirait qu'il n'a jamais de paquet entier) et qu'il a du mal à allumer. D'ailleurs, il tousse en soufflant sur l'allumette.

« Tu fumes trop, on dirait.

– Mais non, poupée.

– Tu veux bien ouvrir ta vitre pour avoir un peu d'air ? Pour Goofy aussi. »

Le garçon hésite une seconde comme s'il avait mal compris, cherche la poignée et s'exécute, puis plisse les yeux comme un félin – peut-être à cause de la fumée – et se remet face à l'écran, le menton relevé, volontaire, impérial. Une bouffée de satisfaction, de plénitude quasi matrimoniale, ravit à nouveau Sunny. Elle lisse de ses deux mains ses cheveux blonds qui volettent, ajuste son bandeau pour les discipliner.

« Il est un peu grand, ton chapeau ; non ? »

Jim porte la main à son Stetson, le fait bouger d'avant en arrière.

« Un peu, reconnaît-il. Mais c'est un angus. Il était à mon grand-père. »

Il le rabat à demi sur ses yeux, un geste qui a de l'allure et que Sunny approuve secrètement mais qui oblige Jim à relever encore la tête pour voir le film. De toute façon, il n'est pas fameux, ce film. Et Sunny semble vouloir plutôt parler. Il se racle la gorge.

« Une belle soirée, hein ?

– Oui. Le ciel est plein d'étoiles. »

Un silence. Les propos du savant fou flottent au-dessus de la Chevrolet, incompréhensibles, un charabia plutôt lénifiant. Jim tapote sur sa bouteille, pour ne pas donner l'impression qu'il somnole. Cherche une formule.

« J'aime assez ces films épiques... »

Sunny ne répond pas, sourit (Un sacré frimeur, le Jim), mais s'avoue, au fond, flattée par ses efforts ce soir. Parfois, elle peut le trouver vraiment immature. Deux jours avant, dans l'excitation du match de baseball qu'ils venaient de voir, il lui avait raconté des blagues gamines qui auraient pu sortir du journal de Mickey, sans se rendre compte que leur rendez-vous tournait au fiasco. Oui, il y a encore du travail pour parfaire leurs soirées. Sunny se demande si Jim lui déclarera un jour, romantiquement, un amour éternel. Sans pouffer de rire, s'entend...

Mais pour le moment, on stagne de ce côté-là. Et l'heure tourne ; déjà 21 heures.

« Bon. Je commence à avoir froid, à cause du vent. On arrête ?

– OK, dit Jim, soulagé. OK bébé !

– Papa et maman vont pas tarder, ajoute Sunny. Ouvre la fenêtre, ça sent le tabac. Et n'oublie pas de ranger le chapeau. »

En éteignant le téléviseur, elle bougonne « Quel navet ce soir ! Y a de plus en plus de documentaires. »

Jim opine du chef, débarrassé du stetson, se lève du canapé et va arrêter le ventilateur du living-room, un gros plafonnier qui les fait frissonner et qui est un peu bruyant mais dont le ronron imite si bien le moteur du cinéma de plein air.

Goofy-Goof, qui était resté couché derrière le sofa, s'ébroue sur le tapis. Le moment semble propice à un petit tour dans le jardin. Il se dirige vers la porte, espère que le gamin croisera son regard insistant et le laissera sortir.

Mais Jim ne le voit pas. Il reste songeur, debout près du bow-window ouvert. Il pense « OK bébé ! », le répète dans sa tête sur plusieurs tons, le goûte, le mâche. Il se tourne vers sa sœur.

« C'est pas parce que tu as déjà douze ans que c'est toi qui décides tout. Moi aussi, l'année prochaine, j'en aurai douze !

– Et moi treize, ricane Sunny.

– Demain en tout cas, si on rejoue aux fiancés, tu fais le cow-boy.

– Mais ça te fera pas le même effet qu'à moi !

– Ben si, qu'est-ce que tu crois ? Moi aussi, j'aime qu'on m'aime.

– Même si c'est un cow-boy ?

– Ben oui, je ferai la demoiselle.

– Tu blagues ?...

– Nan. »

Sunny, qui a lavé le cendrier et allait l'essuyer, se raidit devant l'évier, le torchon en mains. Avec ses déclarations bizarres, Jim vient de saboter sa fin de soirée tout en rêvasseries. Elle se sentait encore jeune femme et future épouse, mais voilà que le prétendant déclare forfait.

Dépitée, elle pense pendant quelques secondes rapporter les propos de son frère à leur mère dès demain, si possible à table quand tout le monde s'y installera en souriant. Parce qu'il lui semble qu'il y a là matière (qu'elle ne saurait bien définir) à probables remontrances envers ce petit enquiquineur. Mais que va raconter Jim, lui ?

Elle peut aussi se taire et faire le cow-boy demain.

Oui, songeuse à son tour en essuyant silencieusement le cendrier, elle sent qu'elle opte pour le cow-boy.

3^{ème} prix adulte

L'embellie de Jean Tassard

Notre histoire commence en Égypte. Oui, en Égypte où elle n'est encore qu'une touriste tout à fait banale. En croisière sur le Nil. Je l'imagine dans la Vallée des Rois, il fait très chaud. Elle a un chapeau. Pas une capeline, non, un petit bibi de paille déjà pas mal cabossé. Il est pratique et pas fragile ; c'est tout ce qui compte car elle y cache ses cheveux. Elle a beaucoup de cheveux, indisciplinés, un peu crépus et roux. Le roux criard souvent qualifié de « poil de carotte ». Même si elle a l'habitude, les moqueries des enfants lui font toujours un peu de peine. Ils la traitent de sorcière. C'est vrai qu'avec ses petits yeux noirs, son long nez et son menton pointu... Elle a un physique ingrat, elle en souffre, bien sûr, mais elle sourit tout le temps, comme pour s'excuser, pour atténuer en tout cas. Elle a aussi un petit parasol en tissu trouvé aux souks du Caire. Elle a observé dans les rues que cette protection est très commune. Elle pense bientôt remonter à bord, la chaleur va devenir infernale. Tiens, elle va couper par le Village des Artisans. Et c'est là, dans ce misérable endroit que le destin va lui faire signe. Le destin pour l'instant à l'aspect d'une mendiante. Ah ! non, elle ne mendie pas ; c'est une dame pauvre, un peu en guenilles, voyez, mais elle ne tend pas la main. Elle fait un autre geste : c'est une invitation. Oui, elle invite l'étrangère à entrer chez elle. On est comme ça par ici : hospitaliers. Comment refuser ? Elle se résout à pénétrer dans ce que chez nous on appellerait une masure ou un taudis. Mais c'est la maison de la dame gentille qui la fait asseoir (de la terre battue recouverte d'un méchant tapis, que c'est inconfortable !) et lui prépare du thé. Elle regarde cette dame si...étrange avec son foulard noué sur le dessus de la tête, bordé de sequins qui lui soulignent la racine des cheveux ; son tatouage aussi, un trait au milieu du front (fascinant), ses yeux soulignés de noir et ses paumes de couleur orange. Ah ! oui, ça, elle connaît : c'est du henné. Elle se sait elle-même différente, très bizarre dans ce pays avec sa jupe courte, ses mocassins blancs et ce fichu galurin d'où s'évade de la plus laide façon sa tignasse rutilante. Elle se sent très bête, touchée par l'attention que lui porte cette femme avec qui elle ne peut échanger le moindre mot. Des gamins défilent

et la dévisagent, curieux. La mère les chasse et s'excuse par signes de leur grossièreté. Par signes ! Mais oui, c'est tout simple. Il y aura des remerciements et des sourires aux enfants. Elle est très embarrassée : qu'offrir à son hôtesse en échange du thé (tellement brûlant qu'elle doit poser le verre) ? Elle ne peut pas l'offenser en lui donnant de l'argent bien sûr. Un cadeau ? Mais quoi ? Est-ce qu'elle a encore des stylos à bille ou des crayons de couleur au fond de son sac. Elle en a tellement distribué déjà tout à l'heure aux petits mendiants... Son hôtesse lui parle, lui raconte... Elle sait bien que cette étrangère ne la comprend pas, elle s'en fiche. Elles sont entre femmes, voilà, dans l'ombre paisible de sa maison ; elles boivent du thé. Elle montre les enfants : tous à elle ! Tant que ça ? Oui ! Oui ! Comme je suis fière ! Elle montre ses dix doigts ! Et toi ? Des enfants ? Combien ? Là, il faut imaginer qu'elle va baisser la tête... Pas d'enfant ? Du tout du tout ? Non, non... l'Égyptienne, alors, va fouiller dans un coffre... Mais où est-ce ? Ah ! Voilà ! C'est cela qu'elle veut lui donner : une poupée de tissu ! Elle la brandit toute contente ! Un rectangle de toile de jute sur lequel est brodé un visage à gros traits de diverses couleurs ; la bouche en laine rouge, sourit. L'autre n'a pas du tout l'air de comprendre. Voyons : c'est un talisman ! C'est un grigri qui fait avoir des enfants ! Elle la pose sur son ventre et, les bras en corbeille, fait le geste de bercer un bébé. Elle remercie beaucoup avec les mimiques universelles et tout ce qu'on peut exprimer de reconnaissance. Et puis elle s'en va en faisant semblant d'oublier le petit parasol. Pour lui offrir, voyez.

Rejoindre le bateau lui prend un petit peu de temps : le Nil : c'est loin quand même, avec cette chaleur. Près de la passerelle, un jeune garçon, un inconnu, la fixe du regard ; qu'est-ce que c'est ? Oh ! Rien... Il est juste venu pour lui rapporter le petit parasol qu'elle a oublié. Elle s'affole un peu et fait signe au gamin de l'attendre ; elle court à sa cabine et trouve enfin des crayons de couleur ! Quand elle est de retour : il n'y a plus personne.

A présent, nous quittons l'Égypte. Elle rentre chez elle, en banlieue parisienne et retrouve son chien qui se languissait au chenil. Il l'aide à défaire ses bagages en inventant mille sottises. Mais que faire de la poupée en tissu ? C'est un cadeau, c'est sacré. Allez zou, dans

ce grand tiroir où s'accumulent déjà tous ces trucs et machins qu'on ne sait où ranger mais qu'on ne jette pas. Elle va reprendre ses habitudes : la première de la journée, sortir le chien. Depuis qu'elle a un chien, les enfants ne lui jettent plus de cailloux en criant « sorcière, sorcière » ! Autre rituel : aller boire son café *Au Rendez-vous des Amis*. Mohamed le lui sert « bien noir, bien serré » sans qu'elle ait à le demander. Il lui tend aussi *le Parisien* qu'elle va parcourir distraitemment et dépose devant le chien une gamelle d'eau fraîche ; elle le détache : il va faire sa tournée auprès des joueurs de dominos qui l'appellent « clebs » ! Son chien comprend très bien l'arabe : clebs, ça veut dire susucré !

Et voilà qu'un jour, Mohamed, d'ordinaire si taiseux, s'ouvre à elle. Elle est devenue une manière d'amie à force. Mohamed, marié depuis trois ans, n'a toujours pas d'enfant. Il a tout essayé, avec sa femme ils ont consulté, en vain. Il est malheureux. Il se confie mais il sait bien qu'elle ne peut pas l'aider.

Mais si justement ! La petite dame va opérer sa transformation. Le lendemain « la sorcière » apporte la poupée en tissu baptisée pour l'occasion « Poupée-magique-qui-vient-d'Égypte ». Elle précise, docte (elle invente bien sûr, elle joue un rôle) : « Surtout, votre femme ne doit pas être au courant ; cachez bien le fétiche dans la chambre, dans un endroit où votre femme ne le trouvera pas, et c'est tout ». Deux mois plus tard : miracle ! Un bébé s'annonce ! « Je ne savais pas que vous étiez une bonne fée » dira Mohamed, éperdu de gratitude.

Elle non plus ne le savait pas !

Sous l'écorce de Pierre Poisson

Abandonné depuis longtemps derrière quelques buissons, le rondin, sous l'action du soleil et des pluies, avait pris la teinte noire de l'humus et commençait à se décomposer, à pourrir, se préparant ainsi à retourner à la terre.

Un souffle d'air agita quelques feuilles qui se penchèrent vers son écorce et donnèrent l'impression en ce mouvement que le bois lui-même avait bougé comme sous l'action d'une lente respiration. Puis le vent fit une pause et le silence s'installa.

Mais le mouvement reprit bientôt, devint plus ample et deux tabacs d'Espagne posés dessus, s'envolèrent pour échapper à cette étrange vibration. Le bois trembla encore légèrement puis sembla se secouer en émettant un sourd ronflement. Le silence retourna une nouvelle fois mais le balancement des feuilles et des herbes n'était plus le même, comme si l'inquiétude les avait gagnées.

Un grondement se fit à nouveau entendre, plus rauque, plus inquiétant et le rondin fut pris d'une nouvelle secousse comme celle que déclencherait un animal qui secouerait sa fourrure au sortir d'une rivière. À son extrémité brilla le museau d'un marcassin et dans le fuselage du tronc, la présence poilue d'une peau qui se confondait avec l'écorce apparut.

Le végétal s'animait bien d'une vie animale, il se redressa un peu plus et tourna la tête dans toutes les directions puis s'immobilisa à l'affût d'un signal sonore, la truffe dressée.

Du trou d'un terrier voisin, dépassait une racine de genêt qui, à ce moment, ondula lentement, se souleva légèrement et sous l'effort ainsi produit, finit par s'arracher au pierrier qui la retenait.

Au-dessus, une branche d'arbre qui paraissait morte et prête à chuter, se détacha lentement, s'immobilisa un instant avant de claquer au vent dans le vol saccadé d'une

buse et ce fut comme le signal que le monde végétal attendait pour sortir de son engourdissement.

Plus loin, aux abords d'une clairière, le grand tronc d'arbre qui avait été foudroyé pendant l'automne, s'appuya sur deux grosses branches faîtières puis se releva comme au ralenti, tendit sa tête vers le ciel, dressa sa ramure vers la canopée, poussa un appel rauque et s'immobilisa en attente de réponse.

Partout alentour, la nature se mit à crépiter de mille bruits, doucement d'abord puis dans une symphonie de craquements où arbres et arbustes, se débarrassant de leurs racines sous l'action de l'animal totem qu'ils portaient en eux, s'approchèrent de l'arbre-cerf qui venait de se redresser.

Marcassins et sangliers, chevreuils et lièvres, furets, genettes, loutres, castors, martres, geais et chouettes et tous les cervidés de sa harde, se rassemblèrent autour de lui et entre l'inquiétude qui régnait encore et le soulagement qui, peu à peu, les gagnait, circula la grande nouvelle : l'homme avait disparu !

Un frêne-marcassin se frotta à un bouleau-blaireau pour célébrer l'événement, une racine-hérisson se roula de contentement dans les feuilles mortes, tous réunis faisaient résonner le concert de leurs écorces qu'ils frictionnaient avec exubérance, se caressant les épidermes sans plus de prudence.

Mais le cerf qui avait souffert plus que tous, qui avait dû en rabattre de son honneur et courber l'échine, choisir le chemin de l'exil et de la honte sous la persécution des hommes, et n'avait finalement trouvé son salut qu'en se réfugiant au cœur d'un châtaigner, frappa le sol du sabot et imposa le silence.

Mais comment imposer le silence quand l'air soudain devient plus facile à respirer, quand le plus petit vallon devient terrain de jeux, quand en somme, un air de liberté souffle sur la forêt ? Un vieux putois ricana doucement sans que l'on pût savoir si c'était sa manière de célébrer sa joie ou si dans ce piaillage, il contestait l'autorité du cerf qui l'ignora superbement. Mais il continua à dodeliner du museau tandis que

le plus grand des cervidés laissait son regard se poser sur chacun d’eux avant d’exposer son point de vue : la situation comme les expériences du passé n’encourageait pas à tant d’optimisme, ni à relâcher toute vigilance, rien ne prouvait que l’homme d’un seul coup, se fût évaporé, rien ne pouvait laisser supposer que sa disparition fût totale et il n’était pas question d’agir autrement.

Il se redressa encore, gonfla un peu plus son poitrail, agita sa ramure en signe de défi et laissa comprendre que ses bois superbes n’étaient qu’une illusion, du moins n’apparaissait que comme le prototype mal dégrossi d’armes plus redoutables qu’il faudrait se fabriquer et posséder pour lutter quand les hommes reviendraient.

Car ils reviendront.

Autour de lui, biches, faons, chevreuils tremblotants et même les daguets qui ne rêvaient que de le détrôner, se rapprochèrent un peu plus, inclinèrent la tête en signe de soumission devant ce nouveau Spartacus qui se proposait de les défendre ou plutôt de les mener au combat jusqu’à une victoire définitive.

Les autres arbres-animaux à peine remis de leur délivrance, encore chancelants dans des corps qui recouvraient prudemment la liberté de se mouvoir, hésitaient, se regardaient discrètement, cherchant l’appui ou l’encouragement de leurs voisins les plus proches, sans bien savoir ce qu’ils attendaient exactement, sans décider quelle position ils auraient aimé choisir.

Alors au cœur de ce nouveau jour, un air de méfiance s’insinua tandis que les arbres-animaux cherchaient pour les plus convaincus à se confectionner les armes les plus redoutables et pour les moins hardis à se mettre en quête d’une cachette un peu sûre.

Le grand cerf-châtaigner qui avait pris l’habitude de convoquer les autres habitants de la forêt, ne se lassait pas durant ces regroupements de les haranguer et les enjoindre à ne jamais relâcher leur vigilance, de les encourager à mettre plus d’énergie dans leur préparation au combat car il n’y aurait de liberté que dans une victoire totale et l’écrasement définitif de l’ennemi.

Le grand cervidé avait pris la tête du noble mouvement qu'il avait initié, avec tant d'autorité et de détermination que nul n'aurait songé à lui en contester, ni l'initiative, ni le leadership.

Le vieux putois pourtant, s'il venait régulièrement au grand rassemblement de la clairière, ne ratait jamais une occasion de montrer son ironique mauvaise volonté, moquant comme autant de critiques sous le couvert d'un humour douteux, tant les formules guerrières que le superbe panache du cerf les guidant vers le combat.

Monsieur le putois-fougère "philosophait", se prenait sans doute pour un Diogène des bois, ratiocinait à l'envi des vieilles formules latines, proférait les inepties les plus provocatrices en se proposant plutôt de vivre au jour le jour : *Carpe diem*, répétait-il, encourageant en cela ses pairs à suivre son exemple. Et le cerf qui cachait son agacement derrière une benoîte indifférence, commença à remarquer que le discours si peu conséquent de ce petit trouble-fête rencontrait quelque écho dans la communauté qui aurait dû unanimement lui faire allégeance et qui se prenait à rêver d'une vie plus tranquille et moins dangereuse, cachée au cœur de la forêt.

Les rencontres devenaient chaque fois plus tendues et le cerf-châtaigner prenait de moins en moins sur lui pour masquer la rage qui le prenait alors, ceci d'autant moins qu'il était galvanisé par son propre discours, dans une radicalité qui l'exaltait à tel point, qu'il lui arrivait alors de se dresser sur ses seuls membres inférieurs et d'agiter ses pattes avant vers le ciel pour la plus grande admiration de ses soutiens.

Le jour vint où il demanda au putois de s'expliquer plus clairement, de cesser de se cacher derrière ses sarcasmes, de dévoiler le projet qui était le sien et de montrer significativement comment il se préoccupait de la communauté au lieu de quoi il donnerait toujours l'impression de ne s'occuper que de son bien-être et de son confort personnel sans aucun souci de la sécurité des autres.

La puissance du brâme rendant inaudibles les piailllements du putois, ce dernier ne pouvait contrer l'éloquence du cerf qui, fort de l'ascendant qu'il prenait sur l'animal-

fougère et comprenant que la foule n'était pas insensible à ses arguments comme à sa démonstration de force, n'eut pas beaucoup de peine à transformer son opposant en un lâche doublé d'un traître et finalement en ennemi de la noble cause que tous ensemble défendaient.

Le plus faible fut mis à mort sans autre forme de procès, le cerf lui-même se fit son bourreau et montra tant de fureur à le piétiner qu'il faudrait beaucoup de temps avant que de cette assemblée, un autre esprit fort se manifestât.

Tandis qu'il continuait à l'écraser sans relâche, le cerf-châtaigner ne cessait de hurler et de proférer des cris guerriers comme les menaces les plus lourdes et accompagnait ces mots du mouvement des deux grosses branches qui lui tenaient lieu de bras. Il les agitait toujours plus, les tendait vers le ciel en gonflant le torse de toute son importance, dressé sur ses jambes, le regard tourné vers le futur et vers la gloire.

Alors on put voir que sous l'écorce de l'arbre, le grand cervidé continuait à se transformer. Petit à petit, les traits de l'homme se dessinaient, l'animal laissait la place à l'être humain dans toute sa grandeur et toute sa puissance. L'homme était revenu !

La Métamorphose de Bernard Marsigny

Pour dire la vérité, nous ne sommes pas, les uns et les autres, follement amoureux de notre nouvelle maîtresse, mademoiselle Miche. Nous trouvons qu'elle a un physique ingrat et qu'en un mot elle n'est pas trop belle. D'où le surnom de « Miche-Moche » que nous lui avons donné et qui, à nos yeux, correspond parfaitement à la réalité du moment.

Or ce matin il s'est passé quelque chose d'étonnant à l'école. C'est Martial qui nous a avertis.

- Oh, les copains ! Il y a Miche-Moche qui a changé de look, a-t-il annoncé. Vous devriez aller voir.

Nous sommes tous allés vérifier. C'est vrai qu'elle n'a plus son allure de vieille fille prolongée. Elle ferait presque pin-up. À tel point qu'on peut se demander en la voyant si c'est bien elle. Elle n'a plus sa queue de cheval sur le côté mais des cheveux courts bien peignés, elle est en plus très élégante, dans un ensemble veste et pantalon bleu marine bien assortis, ce qui est rare chez elle. D'ordinaire, elle s'habille n'importe comment, mais ce matin, c'est différent. Elle a même mis des chaussures à talons hauts. Là, elle a vraiment fait un effort pour paraître présentable. Une vraie pin-up ! Et en nous approchant d'elle, mine de rien, nous avons constaté qu'elle s'est maquillée, ce qui ne lui arrive jamais. En plus, elle est toute souriante, ce qui n'est pas non plus dans ses habitudes.

- Tu crois qu'elle va à un concours de beauté ? m'a demandé Jojo

Je n'ai su que répondre. Comme aurait dit Jules : je suis dans l'expectative ! C'est un mot difficile qu'il aime bien employer !

- Elle va peut-être tenter sa chance comme miss au prochain comice agricole, a pensé Mathieu, dont le papa est agriculteur.

- Moi, je crois plutôt qu'elle a levé un mec, a dit Martial. Alors pour ne pas le perdre trop vite et pour faire illusion, elle a fait un effort pour paraître moins moche et être un peu plus présentable. Je ne vois que cette explication.
Et c'est une explication qui, à notre avis, tient la route.

Nous sommes donc entrés en classe avec une Miche-Moche moins moche que d'habitude. On a tout de suite senti que l'ambiance n'allait pas être celle des autres jours. Il y avait entorse au programme. Aujourd'hui, il était évident que nous n'étions pas prêts d'entendre voler les mouches. L'ambiance a été des plus détendues et des plus festives. Nous en avons bien profité.

- Bonjours les enfants, asseyez-vous, a dit la jeune beauté avec une certaine joie dans la voix et en battant des cils.

Nous nous sommes exécutés.

Chose étrange et totalement anormale, Jojo, qui discutait avec Martial, n'a pas été invité comme toujours à « se taire et vite si tu as bien compris, sinon tu vas voir..etc...etc... ». Il a donc tranquillement continué à bavarder. Elle lui a redemandé bien poliment de bien vouloir s'asseoir. Pour lui faire plaisir, ce qui est rare, il a obtempéré avec un beau sourire mais sans toutefois trop se presser. Il faut raison garder.

Puis, elle a demandé à Martial de lui apporter son carnet.

Martial a répondu tout penaud qu'il avait oublié de le faire signer par son père.

- Ce n'est pas grave, mais tu y penseras, lui a dit Miche-Moche.

Martial n'est pas revenu de tant de gentillesse. Il n'a pas l'habitude. D'ordinaire, il aurait été invité à filer tout droit au banc des punis.

- Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, a constaté Benjamin.

Aujourd'hui, sans doute pris par l'émotion, Jojo a fait quinze petites fautes dans la dictée. Un record.

Miche-Moche a trouvé que c'était bien de vouloir battre son record mais que ce serait mieux de s'appliquer un peu plus, qu'il est capable de bien faire quand il le veut et qu'elle croit en ses possibilités.

Jojo n'en revenait pas.

- Il y a quelque chose qui cloche, a-t-il dit, d'ordinaire elle me dit que faire dix fautes, c'est honteux et aujourd'hui que j'en fais quinze, elle trouve cela presque encourageant. Il y a un lézard quelque part.

Quant à moi, je ne suis même pas allé chez Monsieur Simonetti, le directeur, pour me calmer les neurones et pourtant je me suis chamaillé grave avec Sergio qui ne voulait pas me rendre ma gomme. Elle n'est même pas intervenue. Par moments, elle a l'air ailleurs. Elle plane.

Momo, lui, a fait une énorme tache sur son cahier, ce qui en temps normal lui aurait valu de se faire remonter les bretelles et en plus il aurait eu à tous les coups une punition. Ce matin, il a eu droit à un simple encouragement à faire un peu plus attention.

Claudine, la chouchou, n'a même pas été félicitée pour son travail parfait comme toujours. C'est un oubli surprenant ! C'est vraiment un jour pas comme les autres. Il y a quelque chose qui nous échappe.

Le lendemain, Monsieur Simonetti nous annonce que Mademoiselle Miche serait absente quelques jours.

Martial a demandé si elle était malade. Monsieur Simonetti a répondu avec un grand sourire qu'elle n'était pas malade mais qu'elle allait se marier.

Et là, on a tous compris ce qui se passait. Miche-Moche avait enfin trouvé un mâle pour se reproduire.

- Quand je vous le disais qu'il y avait une histoire de mec là-dessous, s'est exclamé Martial. J'avais vu juste. D'où sa nouvelle coupe de cheveux et son élégance soudaine. Ça sautait aux yeux qu'il y avait de l'amour dans l'air.

Il est fin psychologue notre Martial !

Jules qui emploie souvent des expressions difficiles a parlé à son propos de « véritable mé-ta-mor-pho-se ». C'est un mot un peu compliqué que tous n'ont pas compris. Il nous a expliqué que ça venait du grec : méta et du grec : phore . Là, on était bien contents de savoir ça. Mais on a été encore plus contents de savoir que c'est la même chose que transformation de look. Et pour nous c'est une transformation inattendue mais fort sympathique.

- J'espère qu'après le mariage elle restera comme aujourd'hui, a dit Martial. Son allure me convient parfaitement et son comportement avec nous est tout à fait acceptable. Elle gueule moins qu'avant. J'apprécie.

- Faut pas s'emballer, a répondu Jojo. Comme dit mon frangin qui s'y connaît : l'amour rend aveugle mais le mariage rend la vue. Alors, croyez-moi, ne nous réjouissons pas trop vite de cette soi-disant petite « mét..ta....formose ! » comme dit Jules. Restons prudents !!!

Les Petits Foulards de Paul Lautier

Le réveil sonne ce matin-là, comme cela arrive souvent. Mais aujourd'hui, vraiment, c'est trop tôt ! Apolline était en plein rêve. Et celui-ci se brise, se disloque... et inéluctablement aussi, bientôt s'effacera définitivement de sa mémoire au fur et à mesure que le conscient reprend le dessus. L'esprit encore embué dans les nimbes du sommeil, elle voudrait retenir ses douces visions, mais elle sait qu'elles vont disparaître pour laisser la place à la crue réalité. Elle a l'impression désagréable – d'ailleurs récurrente ces temps-ci – d'avoir mal dormi ou plus précisément de ne pas avoir assez dormi. C'est vrai qu'elle est restée éveillée une partie de la nuit, trop de café peut-être... et puis quelques sujets émotionnels personnels ou professionnels, cela se mélange parfois. La frontière entre la vie privée et l'autre n'est pas très nette pour la jeune Apolline. Elle consent à s'extirper de sous les draps où il fait si bon. Pourtant, elle était bien seule encore une fois à chauffer ce grand lit, désespérément vide même pour son corps svelte qui n'arrive pas à l'occuper entièrement et qui semble s'y noyer pour lui rappeler son célibat.

Elle se dirige vers la cuisine, ou plutôt vers le coin dédié de son studio, appuie sur la bouilloire et se rend immédiatement dans la salle de bains.

Après avoir déjeuné, elle envoie un message à sa mère ; il était temps ! Elle a oublié la veille de lui faire signe à son retour de week-end. Sa mère la rappelle aussitôt. Elle devait guetter avec anxiété quelque message.

« - Allo Maman !

Oui, je vais bien, ça s'est bien passé.

Non, on n'était que toutes les deux.

Non. Aucune nouvelle.

Oui, il le savait.

Je ne sais pas.

Ouais sûrement, ça ne devait pas être le bon.

Non, je ne l'attends plus... le grand moment.

Je vais devoir y aller, maman.

Ben au travail, pardi !

J'en ai parfois un peu marre, oui... Je suis fatiguée.

Je sais pas, peut-être. On verra, c'est comme le reste. Il faudrait que je prenne le temps.

Je vais y réfléchir.

Oui, je viens jeudi. Bisous maman. »

Il pleut, et encore mieux, il vente. En sortant de son immeuble, elle est assaillie. Outre la rafale de pluie qui lui cingle le visage, une ambulance, sirène toute hurlante, passe à ce moment-là en faisant gicler une gerbe d'eau sur le trottoir qu'elle évite de justesse. Elle a horreur d'être agressée comme ça. Quel mauvais début de journée ! La mine renfrognée, elle se dirige vers le métro. La routine. Pourquoi n'a-t-elle pas encore changé de boulot ? Elle se le demande. Ne serait-elle pas apathique finalement ? Il ne suffit pas de se plaindre ? « Il faut savoir se prendre en main, espèce de molasse ! Il doit y avoir quelque chose qui me retient. Maman doit avoir raison finalement, j'attends peut-être un peu trop le grand moment pour me décider. »

L'humidité s'insinue dans son col. Elle a oublié son écharpe... encore une fois. « Je devrais me faire une liste de course avant de sortir. »

- Bonjour !

- Bonjour...

« C'est bizarre de saluer un inconnu presque tous les matins et de s'arrêter là. Il devrait finir par me parler franchement. Bon, aujourd'hui, ce n'est pas le jour. Remarque, je suis toujours pressée de toute façon quand je le croise. Il doit finir tard, il a l'allure de ceux qui ont des journées à rallonge. Je le verrais bien jeune professeur en fac, non il n'aurait pas d'horaires réguliers. Ingénieur... peut-être mais en quoi... ou alors, docteur. Oh non, pas docteur ! Anthropologue ou astronome, ou chef d'orchestre, ça c'est bien. Bon enfin, rêve pas ! C'est pas pour moi, tout ça ! »

Le métro est en dérangement. Problème technique ou bagage oublié ? Perdu ! Malaise voyageur... cette fois. Ça va durer. Apolline change donc d'itinéraire, celui-ci est plus long, mais elle devrait malgré tout arriver à temps. Au moins, elle peut s'asseoir, sur cette ligne. Voilà qui est bon à retenir. Finalement, pourquoi ne pas prendre un trajet un peu plus étiré si c'est pour voyager dans de meilleures conditions. Elle sort son téléphone et, comme tout un chacun, fait défiler machinalement son écran sans trop prêter attention aux images qui se succèdent sous ses yeux. À la station suivante, s'assoient face à elle, une mère et son fils. Touchante vision. Le jeune garçon pose sa tête contre l'épaule maternelle. Elle, de son côté, se positionne comme à l'exercice, comme si cette manœuvre était savamment rodée. Elle sort le livre de son sac, sous les yeux écarquillés de l'enfant et poursuit l'histoire entamée sans doute quelque part auparavant. Une connivence est palpable entre tous deux. Le fils s'abandonne totalement au récit de sa mère, il n'est plus sur une banquette du métro, il est transporté sur un rivage sublime et inconnu, naufragé sur une île aux mille merveilles avec des arbres débonnaires et généreux, offrant de gigantesque feuilles veloutées et caressantes aux visiteurs s'enfonçant dans le bois. La présence et

la voix de sa mère lui suffisent pour oublier son environnement trivial. Pour un peu, Apolline serait elle aussi entraînée dans ce monde extraordinaire, peuplé d'oiseaux étincelants dont elle perçoit presque les chants mélodieux. Elle se laisse prendre par cette aventure contée à mi-voix mais sur un ton enveloppant. Elle ne sait pas si elle préférerait se faire bercer ou jouer le rôle de berceuse. Sans pouvoir trancher cette question fondamentale, elle se rend compte, à temps, qu'elle est arrivée à destination et doit laisser ses voisins à leur univers onirique.

Elle sort du réseau, empruntant des couloirs venteux particulièrement inhospitaliers pour finir par déboucher à une station beaucoup plus éloignée que celle qu'elle utilise habituellement, à l'autre extrémité de la rue. Finalement, cette alternative de trajet est mieux en saison printanière ou estivale, mais lorsqu'il pleut.

La tête dans les épaules (et non pas sur une épaule bienveillante en ce qui la concerne), elle affronte de nouveau les intempéries, le menton rabaissé pour se protéger le cou, à défaut d'écharpe.

Le caniveau déborde sur la chaussée, et évidemment elle se fait éclabousser, cette fois pour de bon ! Son beau pantalon clair est maculé, le seul qui était disponible ce matin dans son placard. Mais il y a plus grave, se raisonne-t-elle, cela ne se verra pas quand elle prendra ses fonctions.

Les passants qu'elle croise ont l'air aussi maussades qu'elle. Mais ont-ils vraiment une raison de ne pas profiter de la vie ? Et elle, pourquoi cache-t-elle sa joie d'aller au travail ? Elle ne sait pas trop ce qu'elle voudrait, un métier plus joyeux peut-être... Mais on s'habitue à tout, même au bonheur qu'on ne voit plus, ou à la facilité dont on ne profite plus. C'est vrai qu'elle pourrait se donner la chance de faire autre chose, ne serait-ce pour voir. Mais serait-elle réellement plus heureuse ou rayonnante ailleurs ? Cela fait maintenant quatre ans qu'elle occupe le même poste ; elle en a fait le tour, c'est sûr. Pourtant, son métier offre tellement d'aspects différents qu'elle n'a qu'à peine effleurés au cours de tous ses stages d'études, bien loin désormais. Elle pourrait s'ouvrir l'esprit à d'autres horizons, voir d'autres types de gens. Il faut qu'elle y réfléchisse, cela la rendrait plus souriante les matins pluvieux. Sa mère doit avoir raison, c'est un tout.

Elle franchit le portail qu'elle aborde aujourd'hui par l'autre côté de la rue, présente son badge. L'agent de sécurité la reconnaît, lui sourit. Elle lui rend un sourire discret qu'elle veut être aimable, mais elle réserve son plus beau visage épanoui pour les instants à venir, comme tous les jours. Lançant quelques bonjours et saluts à la volée, elle se dirige aux vestiaires, puis en ressort à peine cinq minutes plus tard après avoir revêtu ses attributs professionnels. Ainsi vêtue tout en bleu, elle se dirige vers le bureau central pour prendre les nouvelles consignes. Ça y est, elle est dès lors

immergée, prête pour une nouvelle journée de labeur ; elle a retrouvé cette odeur caractéristique de produits antiseptiques, ces murs qu'elle voit parfois en rêve, décorés de girafes, d'oiseaux mirobolants, on se croirait dans l'histoire qu'elle a entendue dans le métro. A-t-elle vraiment envie d'abandonner cela ? Ce n'est plus le moment de se poser des questions, en tout cas tant qu'elle est là. Les premiers patients sont dans la salle de jeux ornée de dessins enfantins. Ils l'attendent déjà, foulards noués avec application, presque par coquetterie, autour de leurs petits crânes rasés.

- Apolline, enfin ! Tu es en retard aujourd'hui.
- On avait peur que tu viennes pas ce matin !
- Mais je vous l'ai dit, elle viendra toujours !

Et voilà ! La métamorphose d'Apolline a fonctionné de nouveau et transforme cet instant de routine, ce fameux instant qui se répète inlassablement chaque jour, en un moment qui suscite inmanquablement une intense émotion. Et c'est en retrouvant ses petits patients tous les matins qu'elle ressent à chaque fois ce besoin incompressible de rester à leur service, qu'elle prend conscience d'être finalement très loin de pouvoir quitter son unité de soins intensifs au sein du bâtiment de leucémie pédiatrique. Toute autre pensée ou velléité de partir s'éclipse alors totalement et ne demeure donc que cette sensation qui s'impose comme un sens à donner à son existence, comme une forme de bonheur ultime, qu'elle peut encore apporter quelque chose à ces enfants-là, avec leur innocente et farouche volonté de vivre qui s'exprime dans cette joie si tenace et si communicative à la fois.

La métamorphose du papillon de Laurent Bruguerolle

Le grand chambardement commença par un simple « *boum* ». Avec le recul, Léonard aurait aimé qu'il retentisse comme la détonation franche d'un coup de canon. Mais à défaut de prestige, ce « *boum* »-là ressembla plutôt au bruit sourd d'une poire trop mûre s'écrasant sur le sol. La décomposition était l'exact sentiment qu'il éprouva en se réveillant par terre, la joue appuyée sur le carrelage nu et froid de cette première nuit d'hiver.

« *Ça alors, comme quand j'étais gamin !* » s'étonna t'il en se remémorant cette position inconfortable. Seulement, Léonard n'était plus un gosse. À 48 ans, avec sa compagne allongée à ses côtés et les jumeaux dans la chambre attenante, ce temps était révolu. Du moins le pensait-il.

Il avait glissé de son lit en plein sommeil, dégringolant sans retenue, comme lorsqu'il était enfant et que, pour y remédier, sa mère bordait les draps avec de grosses pinces. Quand elle ne l'obligeait pas à coucher entre deux traversins rêches pour seuls compagnons de repos. L'ensemble formait un piquet de garde inconfortable, dont il gardait un souvenir angoissant et des troubles qui l'accompagnèrent jusqu'à son adolescence.

Mais, comme aimait à le rappeler sa grand-mère, à quelque chose malheur est bon. Il avait appris à calmer ses nuits par des exercices de son invention, jusqu'à pouvoir passer de longues minutes sans respirer. Ainsi apaisé, il sombrait dans un état second, qui était devenu la condition indispensable à son endormissement. Cette capacité, étonnante pour son âge, avait fait envisager à ses parents une carrière de plongeur émérite. Léonard serait le nouveau Jacques Mayol !

Au grand dam de ses géniteurs, l'apnéiste finit, plus modestement, trompettiste. L'exploitation de son don l'emmena tout de même au conservatoire, jusqu'à intégrer l'Orchestre National de France. Les tournées, qui l'éloignaient peu à peu de sa famille, le conduisirent à fonder la sienne dans un petit village reculé des Cévennes. Ce n'était pas pour lui déplaire. Les ponts n'étaient pas rompus, on se voyait quelques jours pendant les vacances d'été ; c'était bien suffisant.

Léonard s'amusa du paradoxe. Il avait fallu qu'il dégringole pour que ses souvenirs remontent. Lui qui n'était pourtant plus tombé de son lit depuis cette époque ! Et s'il était incapable de se souvenir de ses rêves, il aurait été bien en peine de raconter son dernier cauchemar. Ses nuits étaient calmes et réparatrices. Rien ne le prédisposait donc à rechuter.

Passé le premier moment de confusion, il s'inquiéta de savoir si le fracas des objets de la table de chevet, tombés avec lui, avait réveillé quelqu'un. Attentif au moindre bruit, il perçut la respiration légère et régulière d'Iris quelque part au-dessus de lui. Seul le ronronnement du réfrigérateur, mal calé dans la pièce du dessous, troublait le silence nocturne. Rassuré, il dégagea avec précaution la jambe qui était restée coincée dans les draps.

Il quitta la chambre sur la pointe des pieds. Sa montre affichait 5 heures. Trop tard pour se rendormir, il était encore tôt pour démarrer la journée. Léonard gagna le rez-de-chaussée, abandonnant l'idée de faire du café, au risque de réveiller la maisonnée. L'isolation n'était pas le point fort de la bâtisse qu'il avait retapée, et chaque son prenait un malin plaisir à ramper le long des parois pour résonner dans les pièces alentour.

Il s'affalât donc dans le canapé, empoignant le premier magazine posé sur la table basse. Il entama sa lecture sans grande conviction. N'arrivant pas à se concentrer, il le reposa au bout de quelques lignes dont il n'avait rien retenu.

Mais le musicien se savait incapable de rester sans rien faire. Ses premiers jours de congé étaient traditionnellement gâchés par la perspective de la rentrée à venir. Sa carrière professionnelle, même, avait failli tourner court, lorsqu'il s'était surpris à jouer de fausses notes en concert, non par méconnaissance de la partition, mais parce qu'il se projetait trop vite sur le mouvement suivant.

La bouffée de chaleur qu'il ressentit annonçait l'anxiété de son enfance. « *Saleté de chute* », maugréa t'il. Léonard s'allongea, calant sous sa nuque un coussin pour surélever la tête. Il reproduisait instinctivement une position qu'il croyait oubliée, prélude à ses exercices de respiration. Fermant les yeux, il entreprit de retirer ses lunettes. La main qu'il posa sur la tempe ne les trouva pas. Il la déplaça sur son nez, puis tapota son front, sans plus de succès. D'évidence, il ne les portait pas. Il se rappela alors les avoir oubliées dans la chambre.

« *Mais comment est-ce que j'ai réussi à lire ces foutues lignes ?* ». Léonard était de ces presbytes qui forcent l'admiration de leur ophtalmologue. Du genre à ne pas distinguer l'index du majeur au bout de sa main. Plus qu'un accessoire, ses lunettes étaient indispensables, au point de devoir en laisser des paires dans tous les coins.

« *C'est quand même incroyable* », jura-t-il, dépit, en se passant la main dans les cheveux. La poignée qui resta collée dans sa paume lui arracha un cri étouffé. Alors que la plupart de ses confrères commençaient à se raser le crâne, lui pouvait s'enorgueillir d'une crinière toujours aussi fournie. Il était normal de subir les outrages du temps et il avait l'habitude de perdre quelques cheveux aux changements de saison.

« *C'est le début de l'hiver, rien que de très normal après tout* » essaya-t-il de se rassurer en contemplant la touffe qu'il s'empessa de jeter derrière le canapé.

Léonard s'était redressé, désormais alerte et réveillé. Un bruit de pas dans l'escalier mit fin aux questions qui commençaient à l'assaillir. Iris ne tarda pas à le rejoindre. Peinant à réfréner un bâillement, elle braqua sur lui un regard interrogateur.

« *Qu'est-ce qu'il t'arrive aujourd'hui ? Tu es tombé du lit ? Et ce cri qui m'a réveillée... J'espère que les enfants n'ont rien entendu !* » finit elle par murmurer, les sourcils froncés. Il en fallait plus pour fâcher sa compagne, qui s'approcha pour l'embrasser, avant d'esquisser un mouvement de recul.

« *Ah non, je t'aime, mais là ce n'est pas possible. C'est quoi ce filet de salive au coin des lèvres ? Tu t'es rendormi sur le canapé, mon petit vieux ?* »

- *Bien sûr que non ! J'ai la bouche sèche, je n'ai même pas encore pris mon café, figure-toi. Je ne voulais pas vous réveiller.*

- *Eh bien, c'est raté ! À tout prendre, j'aurais préféré entendre le percolateur plutôt que ton couinement, se moqua t'elle gentiment. Tu peux te racheter en me préparant une tasse. Et des croissants en revenant de chez ta tante, tiens ! Tu n'as pas oublié que tu lui ramenaes ses livres aujourd'hui ?*

- *Mais non, je m'y préparais justement* », conclut Léonard, trop heureux de trouver le moyen d'échapper au sort qui semblait s'acharner.

Il avait un lien d'affection particulier pour Catherine, la plus jeune sœur de son père, appréciant la liberté de ton qui l'avait tenue à l'écart du reste de la famille. Ce point commun les avait rapprochés, décidant la vieille fille un peu originale à s'installer près de chez eux.

Il lui rendait visite régulièrement, jusqu'à ce que s'installe le rituel d'un rendez-vous dominical hebdomadaire, auquel il se pliait de bonne grâce. Au fil du temps, les échanges, chaleureux mais convenus, s'étaient transformés en discussions littéraires. Sa tante s'était mise en tête de parfaire sa culture, affligée de ne trouver dans sa bibliothèque que des polars jugés médiocres. Il s'agissait en réalité d'échanges à sens unique, que Catherine menait avec une mauvaise foi assumée. L'issue, toujours identique, consistait à confier à son neveu quelques classiques, « *dont il lui dirait des nouvelles la semaine prochaine* ».

Glissant dans son sac deux Simenon à peine parcourus, Léonard attrapa les clés de la voiture. Les premières lueurs du jour commençaient à poindre derrière la montagne, éclairant timidement une route qu'il connaissait par cœur. Le trajet, qui sinuait entre des châtaigniers centenaires avant de traverser le village, lui prenait habituellement une vingtaine de minutes. À cette heure, il savait pouvoir rouler un peu plus vite, sans risques. Mais les événements de la nuit le convainquirent de ralentir.

Il n'avait jamais véritablement prêté attention aux nouvelles constructions qui, sous cette lumière et à cette vitesse, lui apparurent sous un autre jour. À l'entrée du village, elles avaient poussé comme des champignons ces dernières années. À l'étroit, dans des habitations qui ne correspondaient plus aux standards actuels, les petits-enfants de familles installées depuis plusieurs générations avaient décidé de faire construire. Le bois, la pierre nue et de pleines ouvertures en façade, transformaient profondément la physionomie du pays qui l'avait adopté.

Pour la première fois, il songea à son environnement comme à un être vivant. Ce qu'il s'était passé lui faisait prendre conscience d'une réalité pourtant triviale. Il réalisa qu'il mettait aujourd'hui ses pas dans des traces qui ne seraient plus les mêmes pour ses enfants, et qui n'étaient déjà plus celles qu'avaient connu les anciens.

Mais, même si elle était malmenée, la nature, elle, resterait. Immuable. *« Dire que ce châtaignier sera là dans mille ans, lorsque personne ne se rappellera que je le contournais tous les dimanches. Il sera la seule mémoire de mes visites à Cathy »*, se surprit-il à penser avec émotion, abordant le dernier virage avant la montée qui le conduisait chez sa tante.

« Eh bien, tu en as une drôle de mine. Ne me dis pas que c'est Simenon qui t'a mis dans cet état ? », lui lança t'elle en guise d'accueil.

« Non, rassure-toi », répondit Léonard en réprimant un sourire. Sa tante avait le don de désamorcer les situations compliquées. Elle l'entraîna jusqu'à la salle à manger, où, confortablement installé, une tasse de café entre les mains, il lui fit le récit détaillé des événements.

« J'ai l'impression de revenir en enfance, c'est incompréhensible ! »

- Au contraire, j'y vois le signe que tu rentres dans la seconde partie de ta vie. Chacun acquiert la sensation de vieillir à son rythme. L'intuition est d'abord confuse. Puis un point de bascule, très concret, fait toucher du doigt le fait qu'on ne peut pas retenir le temps.

- Tu vas bientôt me conseiller un roman, pour gérer la situation... » grinça-il.

« Pas cette fois. L'alternative est si simple qu'il n'y aurait même pas matière à écrire une nouvelle ! Tu peux accepter la transformation ou subir cette évolution. À toi de décider. Aucun livre ne pourra t'y aider. Léonard, ça n'a rien de terrible. Regarde, tu tombes du lit mais tu récupères ta vision de près ! Rappelle-toi ce que disait ma mère...

- ... oui, "à quelque chose malheur est bon", je sais. Mais, si tu parles de mes lunettes, il faut aussi évoquer le reste !

- Ce sont des détails ! Je te suggère quelque chose de plus conséquent. Je comprends que ce soit perturbant. Prends le temps d'y réfléchir, je t'assure. Exceptionnellement, tu rentreras aujourd'hui sans mes précieux conseils de lecture », lui sourit-elle.

Léonard, troublé, se laissa raccompagner jusqu'au pas de la porte. Accepter de devenir un autre, prétendre être toujours soi ? La métamorphose ou le faire-semblant ? Tout se bousculait dans son esprit.

Il referma la portière et démarra en faisant crisser les pneus sur les graviers de l'allée. En même temps que s'allumait sur le tableau de bord un témoin d'avertissement, indiquant que sa ceinture de sécurité n'était pas attachée, un papillon s'engouffra dans l'habitacle. Ses ailes brun-orangé étaient striées de fines rayures noires parfaitement symétriques. L'insecte virevolta dans un ballet captivant, au rythme de la sonnerie d'alarme, avant de s'échapper par la fenêtre entrouverte.

Léonard, qui l'avait suivi des yeux, ne sembla pourtant voir qu'une chenille.

Écrasant une larme du revers de la main, il débraya, puis cala ses pieds sous le fauteuil. En roue libre, le véhicule commença à prendre de la vitesse.

En contrebas, le châtaignier se dressait fièrement.

La Bête de Juliane Roussel

La clarté du jour filtrant à travers les volets me gêne. J'ai encore sommeil, je vais me rendormir...Mais une impression étrange s'empare de moi, une impression indéfinissable, inhabituelle. Je ne me sens pas moi-même, c'est comme si j'étais quelqu'un d'autre. C'est étrange et désagréable. Il me semble que je me déplace tout en restant allongé. Mon lit bougerait-il ? Je reste un instant dans cette frange de sommeil où tout est irréel, où tout est possible. Ma gorge est atrocement sèche. J'ai soif, il faut que je me lève.

J'ouvre les yeux, et là... non, non ! c'est impossible ! Je suis accroché au plafond ! Mon cœur bondit dans ma poitrine : j'essaie de me diriger vers le mur pour descendre au plus vite. Avec horreur, j'aperçois, à la place de mes jambes, des pattes, des pattes terminées par des espèces de ventouse ! Ces pattes ne sont pas à moi, ce n'est pas possible. J'en pince fortement une avec les quatre doigts de ma patte droite et je ressens la douleur : ces pattes sont bien à moi ! Je me sens frôlé par l'aile de la folie. Au-dessous de moi, j'aperçois mon lit et dessus...un corps : mais c'est moi ! ce grand blond musclé, les yeux fermés. Je reconnais que je suis séduisant, ainsi abandonné dans le sommeil, comme un enfant. Je ne m'étais jamais vu dormir ! J'apprécie ma musculature, mon visage régulier, mes cheveux blonds... je plais aux femmes et j'adore ça !

Mais non, ce corps d'homme sur mon lit, ce ne peut pas être moi, moi, je suis sur le plafond. Qu'est-ce que je dis ? Sur le plafond ? Ce n'est pas possible ! je vais tomber ! La panique me saisit et je me déplace à une vitesse vertigineuse sur les murs en direction de mon lit : je veux revenir dans mon corps.

En passant devant le grand miroir où j'aime me regarder avant de sortir rejoindre Ninon, j'aperçois une drôle de bestiole de la taille d'un bouledogue, toute verte avec des pattes palmées. Je pousse un cri, mais c'est une sorte de coassement que j'entends. Je scrute dans la glace, cette bête immonde avec de gros yeux ronds désespérés. Ses grandes oreilles frémissent de chaque côté de *ma* tête. Je les sens, mais alors, cette bête, c'est moi ? J'examine, le cœur battant mon reflet dans le miroir : entre ses oreilles, une sorte de touffe semblable à celle de Riquet à la houppe, orne le milieu de son front. Sa bouche, sa grande bouche de grenouille s'ouvre désespérément pour laisser échapper un gémissement : c'est alors qu'un horrible coassement me vrille les tympans. Qu'il se taise ! Je crie « Ta gueule ! » à cette sorte de monstre qui m'interroge d'un regard angoissé, mais plus je crie et plus les coassements s'intensifient. Mais qu'il se taise ! Je vais devenir fou. Je rabaisse ces grandes oreilles pour boucher mes tympans. Le bruit cesse. Je soupire « Enfin ! » et

retentit un « COUAC » discordant. Et là, je prends conscience que c'est moi qui coasse ! Je tente l'expérience : je crie : « Non ! Non ! » et je ne perçois qu'un coassement prolongé. Une vague de chaleur m'envahit, de la tête au bout des ...pattes. Je transpire. Pourtant je suis nu, nu comme un ver et ma peau ressemble à celle d'un lézard. Ce n'est pas possible ! Je cauchemarde, je vais me réveiller, je vais redevenir Enzo Lambert, vingt ans, étudiant en droit, sportif, beau garçon, toujours entouré de gars sympa et de belles nanas ! Je vais me réveiller, il me faut réintégrer mon corps ! Avec mille précautions, j'essaie de m'allonger à côté de mon sosie endormi, mais quelque chose me gêne : je glisse la main sous mon dos et tire l'objet importun : ça me fait mal ; je pousse un cri de douleur et d'horreur à la fois : j'ai une queue ! Alors l'angoisse me submerge. Que m'arrive-t-il ? Peut-être suis-je devenu fou ? Affolé, je regarde autour de moi. Tout est comme à l'accoutumé : des livres par terre, un cendrier, des verres, c'est vrai, nous avons beaucoup bu et fumé et ne sommes couchés qu'au petit matin ; mais, au fait... Ninon devrait être là ! Où est-elle ? Je me lève et me retrouve à quatre pattes, j'appelle : « Ninon ! Ninon ! » : deux coassements sinistres !

Je me dirige vers la fenêtre ; en bas, des centaines de personnes devant la porte de mon immeuble. Elles poussent un grand cri quand j'apparais à la fenêtre : « La voilà ! La voilà ! ».

Je veux leur faire signe, leur dire que j'ai besoin d'aide, je lève une patte et un hurlement jaillit de la foule : « Elle va sauter ! ».

Ils lèvent tous vers moi un poing menaçant. Pourquoi ? Peut-être ont-ils peur de la Bête que je suis devenu ?

Un camion de pompiers déploie une grande échelle : ils vont monter, m'attraper, me tuer !

Je rentre vite dans ma chambre. Mes yeux se troublent, j'ai du mal à respirer, j'ai la gorge desséchée...boire, il me faut boire !

Je grimpe au bord du lavabo : Je lèche d'une langue râpeuse le bord du robinet pour récupérer quelques gouttes d'eau. J'ai envie de pleurer, mais mes yeux restent secs : peut-être que la Bête ne pleure pas. Est-ce que les bêtes pleurent ? Je ne me suis jamais posé la question, mais elles souffrent, ça oui, je suis bien placé pour le savoir. Perché sur un porte-manteau, je songe à Ninon. Où est-elle ? Elle était couchée à mes côtés hier soir, et elle n'est plus là. Que s'est-il passé ? Peut-être en se réveillant et en apercevant la Bête, a-t-elle eu peur ? Elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir que la Bête, c'est moi, moi Enzo qui l'aime passionnément et ne lui ferai jamais aucun mal. Ma petite Ninon: Comme je voudrais qu'elle me prenne dans ses bras et me serre tendrement contre elle pour calmer les tremblements convulsifs qui m'agitent.

Les cris des gens dans la rue deviennent plus forts : et soudain, dans l’embrasure de la fenêtre, j’aperçois un pompier, un casque sur la tête : il fait un grand signe dans ma direction : je bondis et lui ferme la fenêtre au nez. Je ricane : « COUAC ! COUAC ! » Je l’ai bien eu !

Maintenant, des bruits sourds ébranlent ma porte : on tape fort, très fort, trop fort ! Ils vont enfoncer la porte et entrer. Que faire ?

Je me précipite à nouveau vers la fenêtre, le pompier n’est plus là. J’ouvre et reçois un long jet d’eau de leur lance d’incendie. La violence du choc me précipite le dos sur le sol, et j’ai du mal à me relever. Les heurts derrière ma porte se précisent : on cherche à forcer la serrure. J’ai peur. Je retiens ma respiration. Dans les ténèbres de mon esprit qui transcendent les domaines de la logique et de la raison, j’ai la certitude qu’on veut me tuer. J’ai peur, peur de la souffrance, peur de la mort. Je ne suis pas la Bête qu’ils veulent abattre, je suis Enzo, Enzo Lambert, étudiant en Droit ! Je n’ai que vingt-deux ans, je veux vivre ! J’aime la vie ! J’aime Ninon ! Ninon, où es-tu ? Toi, tu me reconnaîtrais, j’en suis sûr, tu saurais lire dans mes yeux tout ce que je ne peux pas dire. Comment leur faire comprendre ? Il ne sort de cette gueule répugnante qui me sert de bouche que des coassements sinistres. Mais si personne ne me comprend plus, si désormais je dois rester cette Bête monstrueuse que je suis devenu, alors, je préfère la mort. Apaisé soudain, je reste perché sur le bord du lavabo et j’attends mon Destin. La porte s’ouvre avec fracas : des dizaines de policiers armés entrent dans mon studio en poussant des ordres gutturaux. Ninon est parmi eux : ma Ninon ! Je suis sauvé ! Je bondis à ses pieds, alors elle pousse un grand cri et pointe vers moi un doigt accusateur. Un homme m’empoigne par la peau du cou, aïe, ça fait mal ! Il me ligote les pattes de devant avec les pattes de derrière, et je reste là sur le sol. Ils tournent autour de moi en criant. Leur tourbillon me donne le vertige. Je ferme les yeux un instant, je crois même que je perds connaissance. Quand j’émerge, ce sont des pantalons blancs qui défilent autour de moi. Ils ne crient plus, et prononcent des phrases incompréhensibles. Je saisis pourtant certains mots au passage : LSD, ergot de seigle, hallucinations....

C’est sûrement une procession de drogués en blanc. Ils vont peut-être m’obliger à me shooter ? Je ne me suis jamais drogué, je fume certes quelques joints, comme tous les jeunes de mon âge, hier soir, j’en ai fumé avec Ninon. Ninon ! Ninon !

Elle est là ; elle se penche au-dessus de moi. Ses yeux sont pleins de larmes, elle avance ses lèvres vers mon front, elle va m’embrasser ! Je soupire « Ninon » J’entends alors un « COUAC ! » discordant qui me déchire les oreilles et Ninon se recule en hurlant.

« Calmez-vous ! », « Attachez-le ! », « Attention ! ». Les ordres et les recommandations se croisent. Je ne veux pas qu'on m'attache, je ne veux pas ! J'arque mon corps tout entier pour lutter contre ces bracelets de cuir qui me serrent les pattes. Ils sont plus forts que moi. J'abandonne vaincu et je cède au sommeil qui s'empare de moi.

Quand j'ouvre les yeux, je me retrouve dans une pièce inconnue, une chambre d'hôpital...peut-être suis-je dans un asile d'aliénés ? Mes mains sont attachées au montant du lit. Mes poignets sont rouges et douloureux...Mes mains ? Mes poignets ? Ce ne sont donc plus des pattes ! J'ai donc réintégré mon corps ? Peut-être que je ne suis plus la Bête ? Je tourne la tête vers le côté et j'aperçois Ninon qui somnole sur une chaise. Ninon ! Je n'ose pas l'appeler, de peur de rompre le charme en coassant...mais, si je ne suis plus la Bête ? Je la regarde pour retenir son image au cas où je retomberais dans mon état de Bête : elle est si jolie ! Je murmure : « Ninon ! » tout doucement, rien ne se produit, alors, je répète plus fort : « Ninon ! ». Elle ouvre les yeux et se précipite vers moi !

« Oh ! Enzo ! mon chéri ! Comment te sens-tu ? Comme tu nous as fait peur ! Tu voulais sauter par la fenêtre, tu aurais pu te tuer ! Il a fallu qu'on t'attache !

- Et la bête ?

- Quelle bête ?

- La bête, que j'étais devenu ?

-

- La bête qui coassait ?

- C'était toi, mon chéri, tu poussais des cris terribles. Tu as fait un Bad trip après le joint que nous a donné Marc.

Franchir le Luech de Vincent Penchinat

« Entrez mon ami ! Entrez donc », répéta le Président à son visiteur surpris par cette familiarité inaccoutumée ; le Président s'était même levé pour l'accueillir et, lui serrant la main :

« Avez-vous fait bon voyage ?

- Excellent, Monsieur le Président, je vous remercie ... et tellement rapide ! À peine si j'ai eu le loisir d'admirer le paysage !

- Vous exagérez, répondit le Président en souriant, mais il est vrai que le chemin de fer est une invention dont nous ne mesurons pas encore toute l'importance : avec les voies ferrées, les régions les plus reculées seront reliées à la capitale et le transport des marchandises comme la circulation des personnes seront assurés avec une étonnante célérité, ... Rappelez-vous, il y a moins de dix ans, il fallait encore quatorze jours de diligence pour aller de Marseille à Paris alors que huit heures à peine suffisaient désormais, et dans un confort incomparable ! Nous vivons une révolution. Mais venons-en plutôt à l'objet de notre rencontre ».

Talabot avait repris son attitude de Président s'adressant à un collaborateur :

« Avez-vous pu achever le mémoire et les plans pour la traversée de cette rivière pour laquelle l'administration nous a demandé une étude particulière ? Je vous écoute, Monsieur l'Ingénieur en Chef. »

Charles Dombre, sans s'offusquer du ton soudain comminatoire du Président – il en avait l'habitude – étala calmement sur la grande table qui occupait le centre du bureau les documents qu'il avait préparés tout en rappelant quelques généralités sur les obstacles rencontrés pour cette percée du Massif Central par voie ferrée dont il assurait la réalisation en qualité d'Ingénieur en Chef de la Compagnie des Chemins de Fer P.L.M ; la topographie tourmentée des flancs du Mont Lozère rendait particulièrement délicat le passage de la voie ferrée, notamment entre Villefort et Chamborigaud, et nécessitait l'édification d'une succession d'ouvrages d'art qui allaient profondément transformer le paysage.

Interrompant l'Ingénieur en Chef, le Président Talabot le pria d'aller à l'essentiel et de lui exposer ses propositions pour le franchissement du Luech, à côté de Chamborigaud, car il y avait urgence à choisir entre les deux possibilités qui avaient été retenues.

A l'aide d'un plan détaillé, l'ingénieur Dombre présenta chacune des options envisagées : la première consistait à construire, dans le prolongement de la voie établie dans la station de Chamborigaud, un immense viaduc de 536 mètres de long et de plus de 46 mètres de haut, rejoignant directement l'autre rive de la vallée.

La deuxième option consistait, au sortir de la station de Chamborigaud, à obliquer vers l'est sur la rive droite de la vallée en utilisant sur 400 mètres la plateforme de l'embranchement des mines de La Vernarède, puis à bifurquer vers la gauche sur un viaduc en demi-cercle comprenant deux parties : un ouvrage d'approche de 17 arches construites sur la crête d'un éperon rocheux s'avancant jusque vers le milieu de la

vallée, suivi d'un viaduc de 220 mètres constitué de 12 arches d'une hauteur maximale de 41,50 mètres.

Cette deuxième solution comportait deux inconvénients mineurs : accroissement de la longueur de la ligne de 795 mètres et abaissement à 200 mètres du rayon de la courbe qui n'aurait pas dû être inférieur à 250 mètres sur cette section ; mais elle permettait, par rapport à la première solution, de réaliser une économie estimée à 800.000 francs.

« Dombre, c'est évidemment cette deuxième solution qui est à retenir, déclara aussitôt le Président Talabot et je me charge d'aller faire entendre raison à ces Messieurs du Conseil Général des Ponts et Chaussées. Je vous remercie pour la qualité et la précision de votre travail. »

Le sujet était clos et le Président redevint l'homme affable qui avait accueilli Dombre.

« Avez-vous pu prendre le temps de visiter les grands chantiers qui transforment la capitale ?

- Voilà qui m'aurait sans doute passionné, Monsieur le Président ... mais, hélas, je n'en ai guère le loisir : je reprends le train dès demain matin ; ma présence sera plus utile sur le chantier.

- C'est vrai, et elle est même nécessaire, répondit le Président, mais quel dommage que vous ne puissiez prendre le temps d'une promenade en ville ; les changements y sont spectaculaires : Paris sera bientôt méconnaissable ; et les transformations ne se limitent pas à la capitale ; nous vivons une période exceptionnelle : le pays tout entier est en pleine mutation et, croyez-moi, c'est une mutation en profondeur ; encouragées par l'Empereur qui s'y montre très attentif, les innovations techniques les plus audacieuses et les grands chantiers se multiplient dans tous les domaines : les transports, bien entendu : voies ferrées, voies fluviales, transports maritimes, mais aussi la mécanisation dans le secteur industriel et même agricole grâce à la machine à vapeur qui ne cesse de se moderniser, le télégraphe électrique qui se déploie et relie désormais la plupart des grandes villes entre elles ... sans omettre, mais c'est évidemment moins spectaculaire, la création et le développement d'un secteur bancaire puissant – j'ai d'ailleurs moi-même participé l'année dernière à la création d'une nouvelle banque : la Société Générale – indispensable au financement des multiples chantiers que réclame la modernisation du pays car tous ces grands projets dépendent de la mobilisation de capitaux considérables. Le monde change, Dombre ! Depuis quelques années, et dans les domaines les plus divers, la France se modernise à une vitesse stupéfiante ... et nous pouvons nous honorer de compter parmi les acteurs essentiels de cette incroyable transformation ! »

Dombre écoutait en silence, et son calme contrastait avec les exaltations du Président ; il ajouta simplement :

« Monsieur le Président, parmi les acteurs essentiels de la transformation du pays, il ne faut pas oublier les ouvriers qui accomplissent tous les jours les tâches les plus ingrates et les plus dures et dans des conditions souvent bien pénibles ; vous savez que je parle d'expérience car je suis le plus souvent en déplacement sur les divers chantiers de construction de la ligne : près de douze mille ouvriers y travaillent actuellement pour y creuser des tranchées, percer des souterrains, édifier des murs de soutènement, des

remblais, construire des viaducs et je peux témoigner de la rudesse de leurs conditions de travail ...

- Vous avez raison, mon ami ; par leur force de travail ces hommes contribuent aussi à la transformation du pays, mais reconnaissez que c'est une chance pour eux de trouver une embauche avec une paye qui n'est pas négligeable ; en quelques années, leurs conditions de travail se sont bien adoucies ; et l'Empereur lui-même, dont je partage les convictions saint-simoniennes, a depuis longtemps manifesté le souci d'une amélioration du sort des ouvriers – rappelez-vous son ouvrage sur « L'extinction du paupérisme » - et c'est grâce à lui, notamment, qu'existent et se multiplient des asiles où sont accueillis les plus démunis, des sociétés de secours mutuel dont l'action atténue le sort d'ouvriers frappés par la maladie ou la vieillesse ; j'ai eu moi-même l'occasion de contribuer à la création de telles organisations.

- Il est vrai, Monsieur le Président, que ce sont là des avantages bien réels et les ouvriers, soyez-en sûr, les apprécient à leur juste valeur ... mais il me semble – il hésitait – il me semble que, désormais, ils souhaitent surtout que leur soient reconnus des droits ...

- Des droits ! Mais enfin, Dombre, vous oubliez que depuis l'année dernière avec l'abolition de la loi Le Chapelier les ouvriers ont obtenu le droit de se regrouper en associations et même de se mettre en grève ... est-ce vraiment un progrès, personnellement je n'en suis pas certain, mais c'est un changement important et il s'ajoute à bien d'autres avantages déjà consentis : que peuvent-ils souhaiter de plus ?

- Ces progrès sont réels, Monsieur le Président, mais cette évolution, pourtant légitime et nécessaire face aux transformations qui affectent l'organisation du travail dans les industries et les grands chantiers, n'est sans doute pas aussi rapide que la modernisation du pays dont les fruits ne bénéficient qu'avec parcimonie à une partie de la population qui y contribue pourtant de manière décisive.

- Je vous comprends mon ami, et soyez assuré que je partage vos sentiments humanistes ; mais prenons garde, il ne faudrait pas que les libertés généreusement – et peut-être hâtivement - octroyées à l'initiative de l'Empereur encouragent des manifestations d'opposition voire des confrontations violentes ; que des ouvriers, grisés par un statut trop libéral auquel ils ne sont nullement préparés se laissent séduire par des agitateurs de tout bord qui, sous prétexte d'un avenir radieux, ne rêvent que de révolutions et sèment la discorde ! Il y a quelques semaines, j'étais à Londres pour y découvrir les derniers perfectionnements des chemins de fer – vous savez que les Anglais ont beaucoup d'avance sur nous dans ce domaine – et à l'occasion de mes rencontres, un de mes interlocuteurs a évoqué les théories d'un certain Monsieur Marx, un allemand banni de son pays et réfugié à Londres ; cet homme, qui se prétend économiste, rédige des écrits séditieux, quoique très confus, dans lesquels il prône la « lutte des classes » et encourage les ouvriers à se liguer contre le capitalisme !

- J'en ai aussi entendu parler, Monsieur le Président, mais je crois avoir compris que ses idées visaient surtout à l'instauration d'une « société sans classe » où la richesse produite serait distribuée à chacun selon ses besoins : ne serait-ce pas là une heureuse perspective, une voie à emprunter ?

- Mais enfin, Dombre, ne me dites pas que vous prêtez attention à de telles sottises : cet homme est fou, victime de quelque commotion qui aura altéré ses facultés ! La lutte des classes, c'est la guerre civile, la révolution, le chaos ! Le progrès, pour s'épanouir

au profit du plus grand nombre, a besoin d'ordre ; l'excitation des ouvriers, l'agitation, c'est le désordre, la ruine ! Quant à la société sans classe, c'est une lubie : il faut des chefs, des hommes compétents capables de guider le peuple : pensez-vous sérieusement que les ouvriers qui travaillent sur le chantier que vous dirigez pourraient construire une voie ferrée à travers le Massif Central sans l'aide de contremaîtres expérimentés, d'administrateurs, de directeurs, d'ingénieurs ? Que vous le vouliez ou non, la société n'est pas égalitaire et il est légitime que les meilleurs reçoivent le fruit de leurs efforts et que chacun reste à sa place : c'est l'ordre naturel des choses. Quant aux théories fumeuses de ce Monsieur Marx, soyez certain qu'elles seront vite oubliées ! Ce n'est pas avec de telles élucubrations qu'on transformera la société !

- Monsieur le Président, cet ordre naturel n'est-il pas en vérité une organisation humaine qui maintient les plus faibles et les plus humbles tout en bas de l'échelle, sans réelle perspective d'en gravir les échelons ? N'est-ce pas précisément cet ordre naturel qui appelle une transformation ?

- Ah, Dombre, décidément vous n'êtes pas comme tout le monde ! Faut-il que je vous connaisse et que j'apprécie vos qualités remarquables pour poursuivre une telle discussion ! Mais je vous écoute et je vous entends : peut-être avez-vous raison ... Nous en reparlerons. Pour l'immédiat, poursuivez hardiment votre tâche et ne vous laissez pas distraire par des idées chimériques. »

Le Président se leva : l'entretien était terminé. Dombre rassembla ses documents pour les ranger et prit congé ; s'avançant vers lui, le Président Talabot lui serra longuement la main : « Je vous remercie, Monsieur l'Ingénieur en Chef ; sachez, en dépit de la vivacité de mes propos, que vos paroles seront pour moi un vrai sujet de réflexion ». Dombre s'était retiré ; debout dans son vaste bureau, le Président Talabot, immobile, demeurait pensif.

Galop d'essai transformé de Christian Brochier

Octobre 2071 : Yzia est en proie au doute au moment de sauter le pas, au moment de la transformation, c'est-à-dire de changer de genre. Il ne s'agit pas de remettre en cause son sexe, ni son genre féminin. Il est question de passer du genre humain au genre animal !

Tout commence en 2069. Elle n'en peut plus de la vie qu'elle mène. Elle a pourtant réussi dans les affaires, malgré son jeune âge. Grâce au succès commercial de ses nombreuses applications à tendance écologique et survivaliste, elle est devenue multimillionnaire, bien qu'habitant un hameau isolé du Mont Lozère. Mais, en raison d'addiction aux technologies de l'information, elle est victime d'un épuisement professionnel qui la conduit à une grave dépression.

Autre chose pousse Yzia à fuir le monde des années 2070 : la déliquescence de la planète. La Terre, malmenée par ses habitants, est promise, selon elle, à un déclin inéluctable à force d'atteintes répétées au milieu naturel. Le genre humain lui-même ne cesse de s'entre-déchirer en guerres de plus en plus destructrices. Le carnage provoqué par la bombe atomique qui a totalement détruit la ville de Nîmes et ses 150.000 habitants a marqué le début de ce siècle d'une sinistre façon.

Pour toutes ces raisons, elle a pris la décision de quitter le monde des humains et d'aller vivre au plus près de ce qu'il reste de la nature, épargnée par la folie des hommes. C'est pour cela qu'elle a choisi de passer le restant de ses jours dans le monde animal.

Alors, pourquoi hésite-t-elle à réaliser ce projet, ce rêve, ce seul avenir désirable ? En fait, Yzia se heurte à de nombreux obstacles.

Le premier, c'est l'angoisse de l'échec biologique. Les nombreuses expériences menées sur des souris puis des primates non humains ont été, certes, très prometteuses. Les recherches scientifiques dans ce domaine ont fait des pas de géant depuis que la Professeure Afsaneh Gaillard et son équipe de l'Université de Poitiers ont réussi à greffer des neurones dans le cortex d'une personne ayant subi un traumatisme crânien dans les années 2030.

Par ailleurs, la greffe cérébrale chez les animaux n'en est plus au stade de l'expérimentation. À de rares exceptions près, les transplantations ont été couronnées de succès.

Cependant, le transfert de neurones humains dans un cerveau animal est une première. Les simulations des scientifiques sont optimistes sur ce point. La culture de cellules souches assemblées couche par couche par la technologie de la bio-impression, puis combinées en 3D avec des biomatériaux permet, en effet de réaliser ce genre de prouesse.

Le deuxième problème d'Yzia, c'est la peur de la persistance de pensées trop humaines malgré son intégration dans un corps animal. Elle ne peut, à ce stade, que faire le pari de l'adaptation. La présence maintenue du cerveau limbique et du cerveau reptilien, compatibles avec son cortex, dans le corps de l'animal la rassure beaucoup sur ce point.

Se pose aussi le problème du choix de l'animal. Yzia n'hésite pas longtemps. On lui propose, bien sûr, le chimpanzé ou le gorille à cause de leur grande proximité avec homo sapiens. Mais ses sympathies et son instinct vont vers le cheval, la plus noble conquête de la femme ! Un animal puissant, instinctif, qui a gardé beaucoup de réflexes du monde sauvage. Et parmi les chevaux, celui qu'elle veut être, est le seul resté vraiment sauvage : le cheval dit "de Przewalski".

Pour elle, cependant, il est inenvisageable de vivre dans des Parcs animaliers ou autres espaces de « conservation ». Mais alors, où vivre à l'état sauvage sur une planète dont l'environnement s'est lourdement dégradé et où la biodiversité s'est réduite comme peau de chagrin ? Là encore, Yzia fait un choix radical. Elle refuse d'être « à l'étroit », dans l'enclos du Villaret sur le Causse Méjean, en sud Lozère. Elle a organisé à l'avance son transfert dans la région où les chevaux de Przewalski ont survécu le plus longtemps avant d'être exterminés en nombre par les chasseurs russes : le désert de Gobi. Une vaste zone protégée y existe, au sud-ouest de la Mongolie : la Réserve du Khustaï.

Un autre obstacle à surmonter, et non des moindres, c'est la séparation d'avec sa grande amie Cornelia qui l'a accompagnée dans ses combats, ses succès et ses désespoirs aussi. Une amie, une vraie, désintéressée, empathique, aimante. C'est une des rares personnes qu'elle regrettera de quitter. La généreuse Cornelia l'encourage, bien sûr à aller au bout de ses désirs, même les plus fous. Elle l'a accompagnée dans sa longue phase dépressive et peut témoigner de la souffrance de son amie qui l'a amenée, à plusieurs reprises, au bord du suicide.

Alors voilà que la volonté de cette jeune femme, battante, courageuse, déterminée, vacille au moment de sauter le pas. Les scientifiques qui l'accompagnent dans cette grande aventure se gardent bien d'intervenir. Ils sont conscients qu'il existe des risques, même s'ils ont été longuement inventoriés et grandement minimisés. Ils respectent aussi le libre arbitre d'Yzia qui doit être la seule à prendre la responsabilité de ce saut dans l'inconnu.

Décembre 2071 : après un long mois d'introspection, une préparation intellectuelle, psychologique et spirituelle avec des maîtres yogis et des chamanes mongols, entrecoupée de longues conversations avec son amie Cornelia, Yzia choisit

la vie animale. L'opération se déroule dans l'un des meilleurs hôpitaux de Shangaï avec une équipe de spécialistes chinois, français, japonais, néerlandais et américains. La transplantation dure 3 jours, durant lesquels les différents chirurgiens se relayent. Aucune anicroche dans le protocole de greffe. La réussite est historique !

Quelques jours plus tard, une superbe jument Przewalski fait son premier galop sur la grande pelouse du parc de l'hôpital Deng Xiaoping.

Après les premiers examens vétérinaires jugés très satisfaisants, une période d'immersion a lieu parmi quelques chevaux vivant dans un parc naturel. Puis la jument est transférée dans l'immense réserve du Khustaï en Mongolie de l'ouest. Son nom : Yziaaduu, c'est ainsi que l'ont baptisée les scientifiques à l'origine de la transformation. Ce nom vient du mot « aduu » qui en mongol signifie « cheval ».

Yziaaduu s'est intégrée facilement dans une nouvelle troupe d'une quinzaine de juments conduite par un mâle dominant. Des observations sont, bien sûr, menées sur l'évolution de cette tribu. Elles ne manquent pas de régaler et passionner les scientifiques qui y participent. Dans les premiers mois après l'arrivée d'Yziaaduu, ils ont constaté des mouvements de rébellion du groupe de femelles, allant parfois jusqu'à maintenir à l'écart le mâle dirigeant. L'influence de la nouvelle arrivante était patente dans ce changement de comportement. Il faut dire que parmi les nombreux engagements qu'elle avait, Yzia était une féministe farouche.

Mais comment connaître le vécu d'Yzia, la partie humaine d'Yziaaduu ?

De nombreux scientifiques et le grand public, tous brûlent de le savoir !

Cela est rendu possible car Cornelia, la grande amie d'Yzia, s'est fait embaucher dans l'équipe des observateurs du groupe d'équidés parce qu'elle a développé une capacité de communication télépathique avec Yziaaduu. Elle a ainsi raconté quelques anecdotes transmises par son amie chevaline. En dehors de l'affection qui les lie toujours, Yziaaduu a révélé à Cornelia qu'elle aimait sa nouvelle vie.

Elle lui a confié cependant quelques difficultés ou regrets : la frustration due au fait qu'elle ne peut plus scroller sur un smartphone avec les sabots dont elle est dotée, et aussi le manque, parfois, des mots fléchés qu'elle adorait faire pour se détendre. Plus sérieusement, Yziaaduu fait part à son amie de ses craintes et de ses espoirs.

La crainte des prédateurs du Gobi l'a notamment préoccupée.

Les ours Mazalaï, en petit nombre et en voie d'extinction, ne menacent pas vraiment les chevaux. Les panthères des neiges ne s'y mesurent pas non plus, préférant les marmottes et les moutons Argali. Seules les nombreuses bandes de loups s'attaquent parfois aux chevaux malades et aux poulains nouveaux-nés. Mais la cohésion du groupe, armé de durs sabots, est un solide rempart contre ces attaques et Yziaaduu a grandement œuvré pour renforcer cet esprit de défense collectif. Elle l'a fait d'autant

plus volontiers qu'elle a donné naissance à un joli poulain dès la deuxième année de son intégration.

Son amie, impliquée avec Yzia dans les mouvements féministes de sa vie humaine l'a alors interpellée sur le problème du consentement, devenu central dans les années 2020-2030. Comment avait-elle pu se soumettre à la « tutelle » d'un mâle ? Voici l'échange que nous a rapporté Cornelia :

Yziaaduu : - « Tu sais, je n'ai pas accepté de faire partie du harem du mâle dominant qui dirigeait le groupe que j'avais intégré. Il s'en est suivi une belle pagaille. J'en garde encore la trace de quelques morsures dans le cou. J'ai ensuite rejoint une autre tribu de chevaux dirigée par un autre mâle. Il m'a fallu questionner alors, le rôle que je croyais pouvoir jouer dans cette nature que j'avais, peut-être, un peu idéalisée. »

Cornelia : - « Oui, tu as réalisé que vivre dans la nature sauvage implique d'accepter ses lois, ce qui n'était pas vraiment ton habitude dans la société des humains ! »

Yziaaduu : - « C'est vrai, la sélection naturelle pour la conservation des espèces est une de ces lois de base, d'où la lutte des mâles avant la reproduction, et l'isolement des moins forts qui subissent cette relégation.

Cornelia : - « Tu aurais pu choisir un autre animal car il existe des espèces comme les hyènes, les suricates ou les singes bonobos, dans lesquelles ce sont les femelles qui font la loi »

Yziaaduu : - « Tu as raison. Le choix que j'ai fait m'a été dicté surtout par l'image que j'avais de cette époque préhistorique où nos ancêtres côtoyaient les chevaux et les admiraient pour leur puissance et leur liberté. C'est pour cette raison qu'ils les ont peints en si grand nombre sur les parois de leurs cavernes. Ils revêtaient sans doute pour eux un caractère sacré et symbolisaient la fertilité et le passage entre les mondes ».

Cornelia : - « Et, dis-moi quand même, c'était comment pour toi la saillie avec le cheval numéro deux ? »

Yziaaduu : - « Pas mal du tout ! Avec parade amoureuse, de vrais préliminaires, à des moments choisis par moi, et ça, pendant plusieurs jours. Tu sais, la position coïtale équine m'a permis de réguler les ardeurs du monsieur à coup de sabots ! »

Après son adaptation à cet ordre naturel, pour Yziaaduu, le monde est redevenu beau et désirable. Elle côtoie de nombreuses autres espèces sauvages : le mouton Argali, la Saïga Tatarica (une drôle d'antilope dotée d'une trompe), le chameau de Bactriane qui peut boire jusqu'à 100 litres d'eau d'un seul coup, et l'âne de Khulan, capable de creuser pour trouver l'eau dans le lit des rivières asséchées. Vivre avec ces animaux extraordinaires liés à la nature de façon quasi ombilicale est pour elle une grande source de joie. Ils sont adaptés à la géologie, au climat et à la végétation de leur biotope comme elle l'est aussi. Ce lien est, pour elle, un retour à un instinct

fondamental. Sa transformation a supprimé la distance entre elle et la nature. Elle sent qu'elle en fait vraiment partie.

La professeure Afsaneh Gaillard, qui a récemment fêté ses cent ans, est bien connue pour son sens de la formule, son humour et son goût pour les jeux de mots. Interrogée sur les émotions que lui procure cet événement révolutionnaire, elle aurait simplement déclaré : « Je suis émerveillée par l'aboutissement de nos recherches, vraiment, je trouve ça beau ! »

Le papillon de Dominique Chagnaud

J'avais douze ans quand j'ai assisté à ma première « Boum ». Surprise-partie ? Soirée dansante ? Je ne savais pas trop quel terme choisir pour présenter la chose à mes parents ; enfin, à ma mère. Je crois que j'ai juste dit : « Yves Pardiès organise un petit truc pour son anniversaire et je suis invitée. On sera dans le garage, à cause de la musique. » J'ai gardé pour moi que je m'attendais bien à essuyer un refus, mais mon ton plaintif était censé l'apitoyer. À ma grande surprise, ma mère s'enthousiasma et s'employa immédiatement à me faire une robe pour l'occasion. Ma mère était couturière et pour elle, tout passait par les vêtements, les tenues comme elle disait. Elle avait installé une manière d'atelier dans ma chambre avec sa vieille machine à coudre, tous ses coupons glanés de-ci, de-là, ses boîtes à boutons, ses bobines, ses pelotes d'épingles... Enfin, tout son fourbi selon le mot de l'Ogre ! Je faisais mes devoirs dans la salle à manger en attendant qu'elle ait fini de ranger son attirail et débarrassé mon lit. Elle parla de mon projet à l'Ogre en ajoutant qu'elle avait justement un coupon de jersey de soie gris-bleu qui irait parfaitement pour cette petite robe « très couture » dont elle avait découpé le patron, pas plus tard que la semaine dernière, dans *Modes et Travaux*. L'Ogre ainsi assuré que je ne serais pas « attifée comme une romanichelle » imposa juste un couvre-feu à onze heures. La fête pour moi fut de courte durée. C'était une fête pour tout le monde, certes, mais je constatai d'emblée que je n'étais pas de ce monde. D'abord, je suis arrivée les mains vides : j'ignorais qu'il fallait participer aux agapes. Les autres mamans avaient pâtissé, cuisiné des salades et des quiches ; les uns et les autres apportaient des boissons et chacun avait un cadeau d'anniversaire pour notre hôte. Ma mère avait prévu de remercier madame Pardiès le lendemain avec un bouquet de fleurs. « C'est comme ça qu'on fait », avait-elle dit.

J'étais déjà terriblement embarrassée quand je me suis rendu compte que je n'avais pas la bonne « tenue » ! J'étais trop apprêtée, endimanchée... et mon petit chignon n'arrangeait rien. Déguisée en madame. Les autres filles portaient des robes à carreaux vichy froufrouantes, de toutes les couleurs. C'était la grande mode cet été-là, que ma mère commentait en feuilletant les magazines : « Fraîche mais commune » ! Les réflexions de mes « amies » n'ont pas tardé ; « c'qu'elle est tarte ! » serait un bon résumé. Mais le pire était à venir : personne ne m'a invitée à danser. Je croyais qu'au moins le maître de maison... Même des garçons que je connaissais bien, que je fréquentais à la chorale ou croisais aux sorties scouts, même eux m'ont ignorée. Ils invitaient les autres filles ; celles que chez nous, on aurait qualifiées de « mal peignées-mal fagotées » ou d'« habillées en tant pis » avaient leur petit succès, moi pas. Je suis restée assise dans un coin, bientôt préposée au gardiennage des sacs à mains. Je n'osais pas me servir ne serait-ce que d'un verre de quelque chose ; puisque j'étais venue les mains vides, j'estimais n'avoir droit à rien. Soudain Alain Martin, le plus beau des chefs scouts, s'approche de moi. Malgré mon cœur qui se tortille d'émotion, je lui souris le plus banalement possible. Il se penche. Je ne me lève pas

tout de suite, j'attends l'invitation. Il s'incline un peu plus et chuchote : « Tu n'as pas vu Sylvie Potier ? Elle m'a promis le prochain slow. » Lumière baissée, la grande affaire du frotti-frotta commençait et les baisers sur la bouche aussi. Je voyais tout. C'était dégoûtant mais comme je les enviais ! Les filles entre elles se racontaient leurs flirts et parlaient sans pudeur de leurs lèvres, de leurs bouches fatiguées. Tout cela devant moi. J'étais transparente. Transie au milieu de leurs gloussements j'ai appris le sens de l'expression « faire tapisserie ».

L'Ogre est venu me délivrer, la fête battait encore son plein. Quand il est entré, la musique s'est tue, tous se sont figés. Je me suis levée en hâte et, à peine la porte refermée derrière nous, la musique a repris. Il m'a demandé si je m'étais bien amusée, j'ai répondu que c'était « vachement bien », le mot du moment. Je n'étais pas mécontente de rentrer, de filer dans ma chambre, d'arracher et de piétiner cette horrible robe qui avait fait de moi un repoussoir.

Quelques semaines plus tard, maman et moi avons pris l'autocar qui nous a conduites en centre-ville. Maman, tailleur bleu-marine à pois blancs, accessoires blancs assortis ; moi, jupe grise et blazer bleu-marine. Elle avait choisi un fameux salon de coiffure, où elle-même n'allait jamais car trop cher. Mais il fallait donner à l'événement toute la solennité nécessaire : me couper, pour la première fois, les cheveux ; finies les tresses, adieu la queue de cheval, j'étais devenue une vraie jeune fille comme a déclaré le coiffeur en me tendant le miroir. C'est là que j'ai découvert mon grand nez. Un nez d'Ogre. Plus tard j'ai questionné ma mère : « Maman, est-ce que je suis laide ? » J'avais surmonté la robe « tarte » et les affronts de la boum, mais le nez d'homme... « Non tu n'es pas laide, tu es tout juste fauflée. Tu n'es encore qu'une chrysalide qui fera bientôt sa transformation en papillon ! »

L'Ogre entendit tout ça et rugit : « Arrête cette connerie d'histoire de papillon ! Tu ne lui rends pas service ! Notre fille est laide ! Et même pire que laide, elle est moche ! Autant qu'elle le sache ! Il va falloir faire avec, c'est tout ! »

C'est ainsi que je suis devenue un papillon moche. C'est assez dire que je n'existe pas.

C'est la tête à nœuds-nœuds ! de Sandrine Bastid

« Je n'écris pas parce que... » voilà bien un énoncé que je n'ai jamais eu envie d'écrire. Et pour cause, j'adore écrire. Ça part du griffonnage compulsif à l'écriture bien soignée d'une carte de vœux.

Mais entre le gribouillis et la belle écriture manuscrite, l'espace est infini pour les coups de crayons ! Et cet infini, c'est mon problème. Comment, dans le monde sans limites du délire écrivain, choper le bon mot ? Celui autour duquel pourrait vibrer une phrase ? Alors, qu'importe l'exercice d'écriture, je me dois de fouiller dans l'écho des mots. Je le laisse venir puis l'écoute. Le mot doit me plaire pour figurer dans une phrase. J'aime les textes qui claquent ! Et pour que ça claque, il me faut beaucoup de temps et d'énergie. Drôle de paradoxe quand on connaît la fougue d'une claque !.

Bref, quand l'envie me prend d'attaquer du texte, je sais que je vais batailler contre des escadrons de mots, dont certains s'avèreront des alliés. Je sais aussi que mes pires envahisseurs seront le doute et l'insatisfaction. L'écriture, mon champ de batailles.

Quand ils me voient absorbée par la quête du bon mot, mes proches ne parlent pas de batailles, mais de nœuds. On me dit alors :

« Tu réfléchis trop. Tu vas te faire des nœuds au cerveau ! ». Batailles, nœuds, ça fait pas mal de démêlés dans ma petite tête...Nœuds en tête ou tête de nœuds, c'est du pareil au même. Sauf que...

Qui a envie d'une tête de nœuds ? !...

Alors oui, c'est la pagaille quand la plume me démange.

Et face à la pagaille, je panique et me brouille le cerveau d'un écheveau de nœuds.

Agacée et perdue dans les réseaux de cet écheveau, je cherche un brin de fil qui voudrait bien se laisser dénouer. Mais...de cette filandreuse matière, quel lien tirer ?

Laisser faire le hasard... Le hasard, j'aime le mot et ce qu'il promet...

Et là, je tire sur un bout de fil...que va-t-il en sortir ?

Et bien, le fil ne résiste pas, mais il s'effiloche. L'idée qu'il étirait n'était pas la bonne ! Toutefois, en s'effilochant, le fil tiré a laissé pleins de filaments.

C'est beau un filament, plus brillant qu'une idée !

Ça brille et ça me plaît. Un bref instant de lueur où j'échappe à la trame du récit. Une trame malmenée par mes idées en déroute, empêtrée par le choix des mots.

Alors, je m'accroche à ces petits filaments. Leur minuscule lueur me rappelle celle des lucioles. C'est joli un champ de lucioles !

Joli comme le souvenir d'une fin de journée aux Caraïbes. Des centaines de ces insectes scintillants avaient enchanté les abords d'une cascade. J'avais apprécié ce spectacle comme un cadeau.

Et moi qui m'inquiétais de ma tête de nœuds, voilà qu'elle me ramène à de brillants instants.

Je ne pensais pas que des nœuds pouvaient être des guides...

À plus forte raison que « nœud » est à mille lieues des mots auxquels je pense pour faire claquer un texte !

« Nœud », j'irai jusqu'à écrire que le mot me déplaît surtout lorsqu'il résonne comme une négation. Bref, nœud ou ne, même si l'un d'eux joue les fantaisistes en coinçant deux lettres dans son orthographe, leur son demeure nasillard.

En plus d'aimer la vibration d'un mot, j'aime en extraire son ADN, rechercher la petite histoire de sa naissance et de ses mutations. Et très souvent, je me délecte des résultats.

« Tout est dit dans le mot » ou « la vérité est dans le mot », telles sont mes joyeuses et naïves conclusions lorsque je questionne l'étymologie du mot, ou de manière plus spontanée, lorsque je le dissèque en syllabes.

Et chacun de ces mots analysés m'apporte le réconfort d'un bref instant de vérité. Une bribe de légèreté dans ce magma de nœuds... Encore eux ! Moi qui redoutais ma tête de nœuds, voilà qu'elle devient une piste de jeux pour mes idées indisciplinées.

Quelle magie l'écriture ; de nœuds en fils, de fils en filaments, je laisse se tramer une obsession : l'écriture.

Je me dis que mes nœuds ont enfin trouvé du sens. Ils sont les gardiens de mon âme que je libère lorsque j'écris.

Mais je sens qu'ils ont encore quelque chose à me montrer, ces nœuds gardiens...

Alors, je largue l'inspiration.

Et voilà que ma tête de nœuds devient tête de proue guidant le navire de ma vie, quand bien même ce navire deviendrait galère !

Ainsi aurait pu se dénouer ma participation à ce concours d'écriture dont le thème est la transformation, vaste sujet, si vaste d'ailleurs, qu'il m'a déboussolée. La première image que j'ai associée à transformation, c'est monstres ! Persuadée que l'on avait beaucoup écrit autour, j'ai laissé de côté un énième récit sur ces êtres terribles, et me suis cognée l'esprit sur la question : qu'est-ce que la transformation ? Chaque fois, je me suis heurtée à la même conclusion : tout est transformation. Une solution s'offrait peut-être à moi pour tenter de rogner l'étendue du thème ; au cours d'une réunion familiale, nous étions huit de trois générations différentes, je demandai à chacun d'écrire sur un bout de papier la première des choses à laquelle il pensait au mot « transformation ». Sans surprise, on me répondit que le thème de la transformation, c'était vaste. Parmi les réponses, l'une disait : « la transformation, c'est la vie ». Je fus assez d'accord avec la formule qui évidemment aggravait la vastitude du thème...Quoi de plus vaste que la vie ?...

Bref, après moult essais insatisfaisants échoués sur des tas de papier brouillon, ou pianotés en vain sur un clavier en débâcle, il me semblait enfin toucher du bout des doigts un peu du mystère de la transformation. La clef de ce mystère tenait en trois syllabes et chutait à l'issue de ces intimes interrogations : Qu'est-ce qui avait permis et permet encore toutes les transformations de nos vies ?

Depuis la pointe du silex aux claviers informatiques, en passant par la plume d'oie de Cassini, quelle virtuosité permet le tracé de toutes les voies de la planète ?

Des premiers borborygmes des cavernes au jargon numérique, en passant par les conteurs de la Bête du Gévaudan, quelle subtilité laisse entendre toutes les voix de la planète ?

Bref, celle qui m'apparaît la grande complice de toutes les transformations faites et à venir, celle qui par le truchement de ses propres transformations orchestre toutes les autres... c'est la gardienne du pouvoir des mots : l'écriture.

Bêtes comme ses pieds de François Chollet

Théodore s'était couché normalement. Il avait chaussé ses lunettes et arrangé les coussins derrière lui. Il avait pris son livre sur sa table de nuit, pour en lire un chapitre. Il avait ensuite reposé le roman et éteint la lumière.

Il avait comme chaque soir pris le temps de se remémorer sa journée de bureau. Cela le rassurait. Il se souvenait des faits et gestes d'un professionnel ordinaire et il adorait cela, être ordinaire.

S'il avait su qu'il venait de vivre les dernières vingt-quatre heures normales de son existence, Théodore aurait eu davantage de mal à s'endormir. Mais aucun signe prémonitoire ne l'avait alerté. Même le titre de son livre paraissait banal. Des millions de gens avaient lu *La Métamorphose* de Kafka. Et rien ne leur était arrivé.

Théodore s'était amusé à la lecture du dernier chapitre. Gregor Samsa venait de se confronter à la violence de son père. Il s'était réfugié dans sa chambre, triste et désemparé. La situation du héros de Kafka n'avait pas suscité beaucoup d'émotion chez Théodore. Il s'était assoupi sans états d'âme. Une fin de journée en tous points normale.

Le lendemain matin, notre héros constata qu'il était le premier être humain lecteur de *La Métamorphose* à se réveiller avec deux jeunes chatons à la place des pieds. Ça, ce n'était pas normal.

Une sensation curieuse, feutrée, animale, localisée au loin sous la literie, l'avait alerté. Il avait relevé ses draps, et découvert l'impensable : durant la nuit, ses extrémités s'étaient métamorphosées en petits félins. Il avait tout de suite fait le lien avec sa lecture. Il était suggestible, et Kafka l'avait conditionné. Du coup, il était en train de rêver. Cette transformation invraisemblable se situait dans l'univers des

cauchemars. Ce n'était pas possible autrement. Il allait se réveiller, et tout rentrerait dans l'ordre.

Théodore se gratta la tête avec beaucoup de vraisemblance, comme si ce geste se produisait dans la réalité. Il toucha du doigt une croûte qu'il avait derrière l'oreille, dans la vraie vie. Il trouva son rêve très pragmatique. Il gratta plus fort, et il eut mal. Une douleur qui l'aurait réveillé, s'il dormait vraiment. Cela devenait troublant, au point de semer le doute dans son esprit. Il toucha à nouveau sa croûte, et maintenant elle saignait. Il ne rêvait peut-être pas. Un frisson d'incrédulité le parcourut.

Il fixa à nouveau l'endroit où, la veille au soir, se situaient ses talons, ses voutes plantaires, ses orteils. Il espérait encore être victime d'une hallucination. Mais, illusion ou vérité, les deux minous étaient là. Celui de droite avait le poil gris nuit. Celui de gauche était fauve, presque carotte. Ils dormaient.

Théodore n'osait bouger, de peur de les réveiller. Pour l'instant, il contrôlait la situation. Tout était calme, mais Dieu sait ce que ces animaux feraient quand ils se rendraient compte qu'ils étaient devenus les pieds d'un homme. Ils allaient avoir un choc ! Cette histoire était aussi invraisemblable pour eux que pour lui. Il avait déjà vu des chats en colère, et il jugeait préférable de les réveiller le plus tard possible.

Théodore avait envie de faire pipi. Mais avec ces bébés animaux accrochés aux chevilles, pas question de se lever. S'il posait à terre ce qui avait été ses pieds, il leur marcherait dessus. Peut-être même les écraserait-il. Ils semblaient si fragiles. Que ferait-il quand ses extrémités auraient été écrabouillées par son propre poids ? Théodore renonça momentanément à aller aux toilettes. Et il se résignait déjà à reporter son petit déjeuner. Il restait allongé sur son matelas. Tétanisé. Déboussolé. Il ne bougerait pas tant que ses pieds ne se seraient pas réveillés.

Lui qui aimait tant la normalité, il était servi ! Il nageait dans l'irrationnel. Il ne quittait pas des yeux les deux chatons. Malgré l'absurdité de leur présence, il les trouvait mignons. Si petits, si gracieux. Leurs poitrines se soulevaient délicatement, au rythme de leurs respirations. Théodore se pinça une nouvelle fois. Son pinçon n'eut pas d'autre effet que de lui laisser une marque rouge dans le gras du biceps. Il devait admettre qu'il ne rêvait pas.

La situation risquait de durer. Il lui faudrait s'habituer à eux, adapter son quotidien, les voir grandir... Plus rien ne serait comme avant. Théodore sentit monter un accès de panique. C'était beaucoup trop de bouleversement dans son existence.

On ne peut pas vivre mi-homme, mi-chat. On ne peut pas révéler cette anomalie à ses proches, on ne peut plus sortir dans la rue. Il se vit condamné à la claustrophobie, à une mort à petit feu. Il sentit l'angoisse monter en lui. Il devait se maîtriser. S'il se mettait à hurler, il réveillerait ses nouvelles extrémités. Il serra les dents. Le calme revint à grand peine. Son cœur battait sourdement. Et son esprit restait en équilibre instable. Il y avait de quoi devenir fou. Comment était-ce possible ? Pourquoi lui ? Que faire ? Comment réagir ?

Son regard glissa à nouveau le long de ses jambes, et retrouva la fourrure soyeuse qui les terminait. Elle faisait désormais partie de son corps. Théodore la contempla en essayant de ne plus la considérer comme une extrémité étrangère, mais comme un prolongement de lui-même. Cet examen le détendit un peu. Il sentait que son cerveau acceptait. Il jugeait ses nouveaux compagnons charmants. Et cela le plongeait dans une perplexité rare. Un problème inattendu se dressait maintenant devant lui : il ne pourrait pas retenir longtemps une furieuse envie de se caresser les pieds...

Essai transformé de Didier Tricou

À vingt-cinq ans, Nicolas Flame est un jeune homme déroutant. Un peu perché, certes, mais aimable et souriant. Après des études sans ambition, il affiche une prédisposition limitée pour le travail, et vit chichement des quelques subsides que lui versent ses parents, en sus d'une petite pension d'invalidité. Son temps, il l'occupe en activités diverses, de jeux variés en promenades sans but, s'investissant parfois dans des recherches et théories aussi vaines que farfelues...

C'est ainsi que, ayant été initié à la généalogie par une association locale, il a décidé de mieux connaître ses aïeux et découvert, à sa grande surprise, que son arrière-grand-père ne s'appelait pas Flame mais Flamel, la modification ayant été opérée au cours de la première guerre mondiale, lorsque l'État mettait tout en œuvre pour récupérer un maximum d' "L" afin de les affecter à ses avions de combat. C'est du moins ce que prétend Nicolas.

Le nom de Flamel lui rappelant vaguement quelque chose, il a bondi sur un moteur de recherches et, depuis, se déclare descendant en ligne directe d'un célèbre alchimiste du quatorzième siècle, assurant à qui veut bien l'écouter qu'il a hérité des dons, compétences et connaissances de son ancêtre.

Fort de sa conviction, il refuse d'entendre les rares érudits, autour de lui, affirmer que Nicolas Flamel, son prétendu ancêtre, est mort sans descendance, que sa réputation d'alchimiste a été établie après sa mort, sur la base de conjectures, et que certains historiens s'accordent à voir l'origine de sa fortune dans le fait qu'il s'était marié avec dame Pernelle, deux fois veuve, qui avait, si l'on peut dire, profité de l'aubaine, quand d'autres prétendent qu'il aurait profité du décret de Charles VI chassant les Juifs de Paris pour faire de bonnes affaires en rachetant leurs biens à petits prix...

Qu'importe ! Convaincu que ses gènes recèlent des bribes du fameux secret, Nicolas, décide de se lancer avec méthode et le plus sérieusement du monde dans des recherches et études approfondies, afin de, lui aussi, découvrir la pierre philosophale et devenir riche !

Ses premières investigations concernent l'idée même de transformation. Il accumule nombre d'informations sur ce mot et sur l'idée qu'il sous-tend de "modification, mutation, ou changement de forme, sans que l'identité de la personne ou de l'objet transformés soit altérée". Toutefois, suffisamment lucide pour admettre que cela reste confus dans son esprit, il décide de consulter un spécialiste, ne sachant trop, pourtant, à qui s'adresser.

Par un heureux hasard, alors qu'il écoute distraitement une radio d'information continue, il entend le commentateur dire "en véritable spécialiste de la transformation, que ce soit de près ou à distance, face aux poteaux ou selon une diagonale diabolique, Thomas Ramos en a réussi sept, sur sept tentées, bonifiant ainsi tous les essais de ses partenaires. Meilleur réalisateur français de l'histoire, le joueur du Stade Toulousain, véritable sorcier, est actuellement au sommet de son art".

Thomas Ramos, Toulouse, c'est noté ! Il n'en faut pas plus à Nicolas, qui part immédiatement pour la ville rose rencontrer cet individu peu commun.

On dit que la chance sourit aux audacieux... Je crois pouvoir ajouter que, lorsque l'audace s'associe à l'inconscience, l'ambition, la conviction, voire la muflerie, tout devient possible. Qui ne l'a pas constaté dans la vie de tous les jours ? Toujours est-il que Nicolas, fort de ces qualités qu'il possède à outrance, après avoir découvert le terrain d'entraînement du Stade Toulousain et demandé lequel, parmi ces sportifs, s'appelle Ramos, n'hésite pas à l'aborder. Aimable et disponible comme le sont souvent les joueurs de rugby, même les plus sollicités, Thomas écoute patiemment Nicolas, puis avoue qu'en effet, la presse sportive et les amateurs du monde entier le considèrent comme un maître dans l'art de la transformation. Pourtant, en s'excusant de botter ainsi en touche, et avec un petit sourire au coin des lèvres, sans doute inspiré par la naïveté autant que l'enthousiasme de Nicolas, il l'aiguille vers un ami et partenaire, tant en club qu'en équipe de France, en précisant "Écoute moi bien, Nico, si tu veux rencontrer un transformateur qui te mette vraiment au courant, il faut que tu t'adresses à Toto. Même si j'ai une solide réputation, il est certainement plus qualifié que moi, vu que tous, dans le monde du sport, s'accordent à le considérer comme le meilleur joueur au monde et les journalistes disent de lui qu'il transforme en or tout ce qu'il touche".

Imaginez la réaction de Nicolas en entendant ces mots ! Son excitation est telle qu'il se met à sauter sur place, et embrasser son interlocuteur, heureux d'avoir trouvé une source d'information aussi efficace, et déjà persuadé qu'un avenir doré s'ouvre à lui. Thomas, de plus en plus étonné et souriant, fait signe au fameux Toto, alias Antoine Dupont, vous l'aviez deviné, qui s'approche gentiment pour entendre son coéquipier lui présenter Nicolas et résumer sa requête en accompagnant les présentations de quelques clins d'œil discrets... mais appuyés. La première réaction de Nicolas, face à cet immense joueur, est surprenante, comme souvent chez lui : "Oh, vous vous appelez Dupont ? Vous devriez faire de la généalogie. Vu que vous êtes alchimiste, je suis prêt à parier que vous vous appeliez Duplomb et qu'on vous a piqué un "L" à la guerre. Ce ne serait pas étonnant ! Et après, pour ne pas avoir de souci, ils ont transformé Dupomb en Dupont, c'est plus discret".

Antoine, qui en a vu et entendu bien d'autres sur tous les terrains de la planète, tout aussi affable et souriant qu'il paraît l'être quand on le voit à la télé, se garde de réagir et l'écoute patiemment, avant de lui prendre le bras pour le conduire vers un coin du stade où ils pourront converser tranquillement.

Vous le savez, l'esprit rugby, fait de solidarité, passion, respect et jovialité, n'est pas une notion illusoire et, à l'évidence, ces deux champions le possèdent jusqu'au plus profond de leur être, mais... Nous ne sommes pas là pour faire l'apologie d'un sport, aussi fédérateur soit-il, alors revenons à notre héros !

Rien n'a transpiré de cet entretien impromptu sur un coin de pelouse, dont Nicolas est ressorti rayonnant, au point que, lors de son retour chez lui, ses gestes, son visage

et tout son comportement avaient le caractère de l'extase. C'est du moins ce que m'ont relaté les voisins, ainsi que les rares personnes qu'il fréquente plus ou moins régulièrement. Ensuite, m'a-t-on rapporté, il est resté prostré chez lui durant une semaine, se nourrissant à peine et dormant peu, assis derrière un petit bureau, profondément penché sur d'intenses réflexions, tout en marmonnant des phrases inintelligibles.

Depuis, il n'est plus tout à fait le même. Il a dégoté un petit boulot à temps partiel, en adéquation avec ses compétences intellectuelles limitées et sa santé précaire. Il y a fait connaissance de collègues compréhensifs, qui le chouchoutent dans une ambiance conviviale et tempèrent sa tendance à l'élucubration. Peu à peu, il équilibre sa vie, participe joyeusement à des activités ludiques au sein d'associations, s'intéresse aux animations de son village, aux résultats sportifs des équipes et champions locaux, et même au-delà, privilégiant ceux de l'équipe de France de rugby. Il lit à son rythme quelques romans, fait un peu de sport, dans la limite de ses capacités physiques, et va parfois au bar, boire un soda, avec quelques nouveaux amis, après une séance de cinéma...

Je vous devine aussi curieux que moi de connaître les raisons de ce changement, mais, pourtant, ne puis qu'échafauder des hypothèses qui, j'en suis persuadé, ne sauront vous satisfaire. L'essentiel, me rétorqueront les plus optimistes, demeure dans le fait que Nicolas a évolué positivement, quel que soit le déclic de cette évolution. C'est exact, et nous en sommes tous heureux pour lui, mais si l'on peut imaginer que sa quête de la transmutation des métaux en or l'a plutôt conduit à percer le secret de la transformation des esprits, ses connaissances pourraient être utiles partout sur la planète et il serait opportun de l'inviter à les dévoiler...

C'est pourquoi je propose aux élus de la commune, aux responsables de la médiathèque et à ceux de l'association cogestionnaire de l'évènement, de le convier au prochain festival de la lecture, organisé au village, sur le thème de la transformation...

Peut-être accepterait-il de révéler ce qui a été le déclic déclencheur de son évolution, des modifications de ses désirs, son comportement, ses occupations ? A-t-il eu une révélation née d'une profonde réflexion ? Ou, plus simplement, le besoin de se remettre en question, de transgresser la morosité de son quotidien, de s'ouvrir davantage aux autres, désirs nouveaux déclenchés par son voyage à Toulouse et ses rencontres ?

A moins qu'Antoine Dupont, outre ses aptitudes qui en font le chouchou des amateurs de rugby partout dans le monde, ne soit aussi un alchimiste des âmes.

La révélation de Sandrine Manificier

Elle était partie la veille, avait roulé cinq bonnes heures avant d'arriver à destination. Cette escapade lui avait semblé d'abord nécessaire, puis vitale. Fuir le quotidien, le bruit, les trépidations de la ville, elle ne pouvait plus s'y dérober. Elle avait senti qu'elle devait faire ce séjour en pleine montagne, seule. Un peu comme pour répondre à un appel de la nature. Pour se retrouver aussi.

Elle avait refusé une invitation à un repas chez des amis. Se retrouver au milieu de ses pairs lui avait soudain semblé être une perte de temps. Et cela faisait maintenant un moment qu'elle ne se sentait plus à sa place au milieu d'eux. Participer à des conversations sur l'écologie, la théorie de l'effondrement, le capitalisme, lui semblait vain. Et surtout au-dessus de ses forces. Elle ne savait pas trop comment elle en était arrivée à ce constat-là. Que l'activité des êtres humains ne faisait que renforcer le dérèglement climatique. Même avec leurs meilleures intentions de préserver la nature. Elle se sentait en décalage complet avec ses contemporains. Cette impression d'être arrivée trop tôt ou trop tard dans ce monde ne la quittait plus.

Partir de la grande ville avait été finalement plus facile qu'elle ne le pensait.

Elle se promène maintenant le long du sentier. C'est le premier jour de l'été et il fait chaud mais pas trop encore. Elle apprécie le petit air léger qui parfois passe sur ses épaules nues, lui caresse la nuque et l'enveloppe d'une tendre douceur. Le soleil brille haut dans le ciel. Il doit être aux alentours de midi, se dit-elle. Elle n'en est pas sûre, mais cela ne l'inquiète pas. Elle est là pour ça, oublier le temps et profiter de l'instant.

Elle se laisse happer par la beauté du paysage, le silence de la végétation, le chant des oiseaux et les stridulations des insectes.

Parfois le bruit de ses pas sur le sentier un peu caillouteux vient la tirer de sa rêverie. Alors elle se rend compte de l'endroit où elle se trouve, découvre un nouveau paysage, de nouvelles couleurs. À chaque fois un émerveillement. Le paysage se transforme sous ses yeux de façon tout à fait naturelle et harmonieuse. Quelle beauté !

Elle a passé à gué plusieurs petits ruisseaux d'une clarté qu'elle n'a jamais vue auparavant et dont elle ne soupçonnait pas qu'elle puisse exister. Attirée par cette pureté apparente, elle n'a pu s'empêcher de prendre l'eau dans ses mains, de la sentir, de la goûter... Elle a aussi ôté ses chaussures de randonnée pour tremper ses pieds impatients dans cette eau claire et ô combien glacée ! Quel délice ! Son corps un peu engourdi par la promenade et les rêveries semble d'un coup se réveiller, sortir de sa somnolence. Elle s'enhardit à asperger son visage de cette eau claire, et même à la boire cette fois, cette eau qui court le long du sentier, le traversant de part en part. Ou bien est-ce le sentier qui coupe le lit du ruisseau ? « Oui, ce doit être plutôt cela », se dit-elle. Elle le sent, elle est sur le territoire de l'eau. Et ce qu'elle avait pensé être plusieurs petits ruisseaux, n'est en fait qu'un seul et même cours d'eau. Il court le long de la montagne, dévale ses pentes, s'insinue entre les pierres et les rochers, passe

dans un sous-bois, au milieu d'une prairie, sous des ponts, affleure parfois sur le chemin, en formant de petites flaques où viennent boire les libellules, les abeilles, et autres insectes mellifères.

Et sur son chemin, l'eau rencontre parfois des gens comme elle, des gens qui ont besoin de rompre avec un rythme de vie trop intense, une vie citadine lassante, des amis parfois décevants. Elle est ravie qu'une telle rencontre puisse avoir lieu. Quelle magie !

Elle poursuit son chemin, cette fois en admirant un peu plus la végétation. Elle découvre des couleurs éclatantes, des jaunes vifs, des rouges foncés, des verts tendres, et des blancs transparents. Le bleu du ciel, sans nuages, ne fait que renforcer cette explosion de couleurs. Ici c'est sûr, la végétation est à son aise loin des tentatives de domination de l'être humain. Elle va ainsi de fleur en fleur, de taillis en arbustes, de sous-bois en prairies, humant les odeurs enivrantes de l'été.

Soudain, elle entend un bruit au loin, un bruit un peu sourd, un son étouffé. Elle est intriguée, et avance encore plus. Le son s'intensifie, il emplit l'espace de sa voix de baryton. C'est un bruit qu'elle n'a jamais entendu auparavant, mais il l'apaise et la berce aussitôt. Il l'envoûte même. Alors elle comprend qu'il s'agit d'une cascade. Elle ne la voit pas, mais elle sait que c'est une cascade. Curieuse, espérant trouver peut-être la source de ce ruisseau qu'elle suit depuis un moment, elle s'avance plus dans la direction de ce son. Mais toujours pas de cascade en vue. Elle semble être loin, hors de portée des yeux. Malgré tout l'ambiance est là, apaisante, relaxante.

Elle remarque alors que le paysage s'est transformé sans qu'elle y prenne garde. Elle marche maintenant au milieu d'une vaste étendue, couverte de rochers plus ou moins grands, d'une végétation plus rase, faite d'arbrisseaux qu'elle ne connaît pas et de genêts aux fleurs jaunes si odorantes. Un sentier sinue entre ces rochers qui deviennent de plus en plus gros au fur et à mesure qu'elle avance. Le sentier aussi a changé. Elle marche sur du sable qui crisse à chacun de ses pas en devenant plus humide. Elle pense qu'elle ne doit vraiment pas être loin de la source.

Et puis, saisie d'une envie subite de se poser, d'admirer ce paysage et d'écouter le bercement de l'eau, elle s'installe en tailleur, sur le sentier, le dos appuyé contre un rocher. Elle a besoin de sentir le contact des éléments sur son corps. Toucher le sable avec ses mains et ses pieds nus, sentir dans son dos, la roche qui diffuse la chaleur accumulée du soleil. Baigner dans la douce odeur des genêts. Quelle joie !

Et soudain, cela lui apparaît comme une évidence. Elle est à sa place, en ce lieu, ici et maintenant. En cet instant, elle vit une sensation inconnue jusqu'alors. Celle d'être en osmose avec son environnement. Tout son corps lui dit « je suis en harmonie avec ce qui m'entoure, je suis à ma place ». Et elle, elle pense « je fais partie d'un tout ».

Elle se laisse aller, laisse son corps se détendre, ses sens capter les douces odeurs environnantes, les chants de l'eau et des oiseaux, la chaleur du soleil sur sa peau, la beauté irréelle du paysage. Elle se laisse glisser dans une douce torpeur, ferme les

yeux et reste présente à son corps et à la nature. Plus rien n'a d'importance. Sereinement, elle s'endort.

C'est un passage nuageux amenant avec lui une fraîcheur subite qui la réveille. Elle ne sait combien de temps elle est restée ainsi à somnoler. Le soleil a commencé à décliner. Elle se sent changée, transformée. Ce repos lui a fait beaucoup de bien.

Elle réalise alors que son corps est engourdi, sa vue brouillée, mais elle se dit qu'elle n'est pas vraiment réveillée, qu'il lui faut le temps de revenir à elle. Elle ne peut plus bouger ses pieds non plus. Pourtant, quelque chose la frappe plus encore, son odeur. Elle a une odeur qu'elle ne se connaît pas, sucrée, vive, « l'odeur de l'été » se dit-elle. Elle tente de se relever, mais son corps ne bouge pas. Elle essaie d'éclaircir sa vue, et ne voit que du vert, du jaune en tâches floues et du bleu. Et toujours cette odeur qui lui rappelle quelque chose, mais elle ne sait quoi. Et puis ça gratte, tout son corps gratte, elle a envie de s'arracher la peau. Elle commence à s'affoler, car ses pieds ne veulent décidément pas bouger, et elle ne maîtrise pas ses mains non plus. Ce peut-il que dans son sommeil ses membres se soient à ce point engourdis, lors d'une mauvaise posture ? Celui lui arrive parfois. Elle veut les mettre en mouvement mais ils ne répondent pas comme elle le voudrait. Seule sa tête semble pouvoir se mouvoir, ses épaules aussi, mais ses pieds, décidément non. Progressivement elle y voit cependant un peu mieux, et constate qu'elle est au milieu de la végétation, et non plus adossée au rocher. Plus précisément elle se trouve au milieu des genêts, dont l'odeur lui saute au nez. Cette odeur qu'elle prenait pour la sienne. Les taches jaunes sont ses fleurs.

Elle est tout bonnement au milieu de cette végétation dense ! Elle en rit, soulagée, et se dit qu'il est temps de partir, si elle veut pouvoir rentrer avant la nuit.

Mais là encore ses pieds, ne bougent pas d'un centimètre. Alors, elle se décide à les regarder, et voit avec effroi qu'ils ont pris la forme de racines, et qu'ils s'enfoncent dans la terre. Et ses mains, que dire de ses mains ? Elles sont devenues des grandes tiges verdoyantes, ornées de fleurs jaunes. Seule sa tête semble sortir un peu de la végétation et onduler dans l'air frais. Et, dans une explosion de lucidité, elle constate qu'elle est le genêt !

Le temps n'efface rien de Pascale Nozerac

Paul, les mâchoires verrouillées, les deux mains cadenassées au volant, plante ostensiblement son regard sur les chiffres fluorescents qui viennent d'ajouter une minute comme par provocation. La nuit épaisse renforce l'éclat du cadran et souligne notre bonne demi-heure de retard. Je dis notre mais je reconnais être la seule fautive, ou plutôt responsable, ne ressentant aucun remords. Subir les peintures hideuses de la collègue de mon mari et trouver des compliments qui sonnent faux, sont au-dessus de mes forces, surtout ces derniers jours où mon reflet me devient étranger, comme brouillé. Je n'ose en parler car on me prendrait pour une folle.

Malgré l'humeur de mon mari, je baisse le pare-soleil pour vérifier dans le petit miroir la tenue de mon maquillage. Je ne voudrais pas qu'en plus, cette pouffe toujours moulée dans des robes trop courtes sur des jambes trop longues, puisse me lancer l'une de ses réflexions perfides dont elle use avec délectation.

Je dévisse mon nouveau rouge à lèvres « rose poudré » offert par Paul trois jours plus tôt, me penche pour l'appliquer et découvre un autre visage. C'est moi mais avec vingt ans de moins. Malgré l'effroi, je reconnais que je ne suis pas mal du tout, dire que j'avais déjà des complexes ! Ma chevelure très abondante et brillante souligne la finesse de mes traits, mes yeux dépourvus de poches pétillent de malice et d'intelligence, mes sourcils fournis et encore bruns marquent une certaine assurance. J'ouvre la bouche pour la redessiner et surprise ! mes dents de lapin, corrigées heureusement depuis par un miraculeux traitement orthodontique, enlaidissent l'harmonie dépeinte juste avant.

— Bon, tu vas t'admirer encore longtemps ? Le regard de Paul fixe le pare-brise. J'ai bien compris que tu n'en as rien à cirer de cette expo. Faire un effort c'est toujours à sens unique, j'me suis bien tapé la semaine dernière ta conférence sur la culture des oignons cévenols !

— Salaud. Je rabats rageusement le pare-soleil. Tu m'avais dit que le sujet t'avait captivé, quel hypocrite ! C'est vrai que maraichère, pour toi, c'est ras les pâquerettes ! À quoi bon vouloir te faire honneur auprès de tes collègues car ce vernissage...

Ma réplique est vite interrompue par le dérapage rageur de la voiture sur les gravillons de l'allée et le virage pris trop rapidement pour s'engager sur la route. Je me tais, préférant garder ma rancœur pour ne pas accentuer la conduite nerveuse de mon mari.

— Ma femme Bena. Chérie je te présente Willy, mon nouveau collègue. Paul joue parfaitement la comédie du mari galant pour faire les présentations.

La pouffe, décolleté plongeant sur une poitrine tremblotante comme des œufs mollets, se précipite vers nous ou plutôt vers mon mari.

— Merci d’être quand même venu après cette journée cauchemardesque, minaude-t-elle sur un ton plaintif. Brushing à l’américaine et robe rouge sang, presque un déguisement.

À mon sourcil pointé en accent circonflexe, Paul s’empresse de m’éclairer :

— Oui chérie, Ambre veut parler du gros projet qu’on a failli perdre à cause d’une parole malheureuse de notre cher patron.

Mon mari travaille dans un cabinet d’architecte. Leurs regards amusés m’excluent de leur complicité. Ces derniers mois tout m’agace chez Paul, son obsession du travail, son absence de fantaisie, sa calvitie galopante, la liste serait encore longue à vous dérouler.

L’exposition se nomme « les brebis qui moutonnent ». Celle-ci s’annonce à coup sûr tout aussi ridicule que son intitulé. D’un ton où je feins l’humour et la légèreté mais *mouillé d’acide*, comme dirait Aznavour, je les laisse en plan sur ces mots :

— Tous ces bêlements m’intriguent, hâte de découvrir vos peintures, Ambre.

Les visiteurs agglutinés au fond de la salle près du buffet ont déjà achevé d’admirer « les œuvres ». Des enfants se poursuivent, bousculant quelques grincheux. Le lieu mal insonorisé amplifie leurs cris. Les gloussements d’une grosse femme empaquetée dans une robe vert pomme concurrence le rire otarien d’une grande asperge en queue de pie.

Premier tableau : sur un fond bleu, des brebis noires imbriquées dans un style puzzle forment un nuage en forme de mouton. Surprise par l’originalité du graphisme et le contraste des couleurs qui souligne la dualité entre un ciel d’été et ce nuage inquiétant, je suis hypnotisée. Je me penche pour lire la légende : *une ombre au tableau*. Je finis par détacher mon regard et me plante cette fois devant une petite aquarelle posée sur un chevalet. Dans un premier temps je ne vois qu’un camaïeu de blanc formant un voile agité par le vent puis, en fixant intensément la toile, se dessine un mouton ou plutôt un agneau qui cabriole. « *L’enfance enfouie* ».

Cette fille aurait-elle plus de cervelle et de talent que son allure laisserait penser ?

Paul m’a rejointe et me glisse à l’oreille « merci de jouer l’intéressée, tu avais raison de venir à reculons, un enfant de cinq ans peindrait mieux ». Me prenant par le bras, il m’entraîne pour prendre un verre. Agacée je marmonne « je te rejoins, je dois aller aux toilettes avant ».

L’eau froide sur mes poignets calme progressivement ma nervosité qui s’échappe par un léger tressautement de paupière. Je tamponne mes tempes, ajoute une couche de rose à lèvres en jetant un regard à mon reflet et de nouveau mon image d’adolescente me nargue. Soudain, la porte s’ouvre, Paul, deux flûtes à la main, passe une tête en geignant :

— Ben alors qu’est-ce que tu fais ? J’en ai marre de poireauter sans ma copine à la buvette. C’est le moment de porter un toast à Ambre.

Surprise ! Paul a de nouveau sa tignasse d'adolescent, allergique au coiffeur, ombrageant un long torse de crève la faim. Il lui manque juste le joint vissé aux coins des lèvres pour parfaire la personne que j'ai connue deux décennies plus tôt. Mais lui, visiblement, ne discerne pas ma nouvelle apparence.

Je lui emboîte le pas, frustrée de ne pas poursuivre ma découverte des autres tableaux. Plus je m'approche des invités massés autour de l'artiste, plus je constate que l'assemblée a rajeuni, quelques nourrissons ont même fait leur apparition, nichés dans le giron de leur mère. La robe verte habille maintenant une fille efflanquée mais son rire de poule pondeuse me confirme qu'il s'agit bien de la même personne. La queue de pie porte un rat sur l'épaule et semble très fier de son côté décalé.

Montée sur une petite estrade, Ambre apparaît désormais telle une gazelle effarouchée par la marée désinhibée par les nombreux verres engloutis. Les joues aussi écarlates que sa robe barrant deux cuisses de mouche, la jeune peintre lève son verre et tente de calmer l'assistance pour offrir son discours. Mais les mains levées continuent de s'agiter dévoilant des aisselles broussailleuses qui diffusent un magma de sécrétions moites. Les yeux d'Ambre s'affolent entre ses macarons si serrés qu'ils semblent déraciner ses cheveux.

— Mer... mer... merci d'être venus en nombre. Merci à l'organisateur, mon cher ami Bè...Bè...Bernard.

Une voix puissante et moqueuse s'élève :

— Tes moutons sont contagieux !

Un rire collectif submerge l'assistance et couvre les quelques sifflets d'un grand gailard outré par cette remarque. On se croirait à un concert où l'artiste subit les huées.

Ambre se dandine d'un pied sur l'autre, grimace un sourire, se contente de lever une nouvelle fois son verre et quitte la scène, fendant l'assistance pour se jeter dans les bras protecteurs de son défenseur. Le ricanement de Paul m'est insupportable au point de me demander si ce garçon me plaît vraiment. Flattée d'avoir été choisie un mois plus tôt, par ce futur étudiant en « archi » à la fête de fin d'année de terminale, moi la médiocre dont l'avenir reste aussi brumeux que l'ambiance tabagique du moment, je le découvre soudain inintéressant et autocentré.

En jouant des coudes, je m'approche de l'artiste qui tente de masquer les traces de son humiliation en trinquant avec quelques connaissances qui la complimentent. Mais son visage est un livre ouvert où les lignes de rimmel racontent son malaise et où sa moue sous-titre ses doutes.

— Ambre, puis-je te dire quelques mots ? Son œil étonné ne me fait pas confiance. J'ai beaucoup aimé ton travail.

Le brouhaha des timbres de voix disharmonieuses, ajouté à la chaleur écœurante et poisseuse m'encourage à lui faire signe de me suivre dans un coin plus calme. Le grand gaillard ouvre ses bras et l'invite du regard à me faire confiance.

— Béna, je ne veux pas de ta pitié, en plus je sais que tu ne m'aimes pas beaucoup.

Face à face, nos regards d'adolescentes se jaugent tout en s'étonnant de ressentir une forme de complicité naissante dans l'adversité.

— C'est plutôt toi qui ne m'aimes pas ; si je suis sortie avec Paul c'est qu'il m'avait dit que c'était fini avec toi. Mais ça ne m'empêche pas de reconnaître ton talent.

— Merci, c'est sympa. Pour Paul, en fait je te le dis, c'est un sale type qui vise qu'une chose, coucher avec un maximum de filles.

Je reste sans voix. Bena poursuit en montrant du menton, un coin de la salle :

— Regarde-le, la prochaine sera sûrement Karine.

Je m'étrangle à moitié en apercevant Paul, une main posée sur les hanches de cette fille qui ricane en essuyant d'un geste mal assuré sa bouche dégoulinante de mousseux. Je remarque le même rose poudré que Paul m'a offert, il y a deux jours.

Des admirateurs d'Ambre s'approchent pour la complimenter. J'en profite pour m'enfuir aux toilettes retrouver mon calme. Face au miroir, j'efface d'un geste rageur mon rose à lèvres. Je suis de nouveau, Béna, quarante ans, deux enfants, un chien, un mari et des tonnes de doutes qui brouillent le sens de ma vie. La porte s'ouvre, Paul la mine renfrognée ouvre la bouche, prêt à me reprocher ma nouvelle absence puis bizarrement s'arrête net, me fixe, un sourire un peu niais.

— Béna, tu as la même tête de boudeuse que tu avais quand je t'ai connue. Je t'aime.

Éclore encore de Jeanne-Marie Bonnet-Garin

J'ai toujours été considéré par mes congénères comme un macho, un être agressif, prêt à en découdre avec tous. Il est vrai que dès que j'étais confronté à un potentiel adversaire (tout autre que moi en était un), je me dressais sur mes ergots, le traitais de tous les noms d'oiseau, certains fort grossiers, et généralement je clouais le bec à tous ceux qui voulaient entendre raison. Je ne supportais pas la contradiction et j'étais capable de voler dans les plumes de quiconque avait des idées contraires aux miennes, lesquelles me semblaient toujours les meilleures. J'étais vaniteux et fier comme un paon et pour cette raison n'avais point d'amis seulement des conquêtes qui cherchaient ma protection musclée.

J'ai longtemps pensé ne receler aucun défaut mais je concédais toutefois que j'étais un peu étourdi, une vraie tête de linotte, auraient clamé mes détracteurs, quand il s'agissait de gérer des problèmes bassement matériels. Me considérant intellectuel, je m'exprimais beaucoup, sur tout sujet, capable de passer du coq à l'âne ce qui désarçonnait de potentiels contradicteurs. En possession de ce que je considérais être un cerveau de haut vol, je revendiquais un manque de pragmatisme inhérent à mon érudition et une certaine légèreté de l'être laquelle doit être à l'origine de ma terrible mésaventure. Si j'avais été plus attentif, si j'avais écouté ces oiseaux de mauvais augure qui m'annonçaient une funeste destinée, si j'étais resté ancré dans le réel, rien de tout cela ne me serait arrivé. Je m'accroche aujourd'hui à l'idée d'un destin imprimé sur la toile déroulante de notre parcours terrestre pour accepter mon triste sort. Mais en regardant bien en face ma vie, en analysant ce que je fus, je peux dire aujourd'hui que ma sombre déconvenue aurait pu être évitée si j'avais su

me départir de mon égocentrisme et regarder au-delà de moi, à tout le moins, jeter un œil à la chaussée.

Ce matin, lorsque je me suis réveillé dans ma chambre terriblement froide, j'avais la chair de poule et d'étranges sensations parcouraient mon esprit, la tristesse, une certaine vacuité psychique et le désir de rester enfoui et de ne plus bouger, la tête cachée sous le duvet qui m'enveloppait. J'étais très fatigué et pourtant, la veille, je m'étais couché avec les poules. Je me suis forcé à descendre de ma couche qui m'a semblé plus haut perchée que d'habitude. En temps normal je ne reste jamais dans mon nid douillet et j'ai, dès l'aube, plaisir à démarrer ma journée de travail. J'ai sautillé jusqu'à la cuisine, ma démarche est encore chancelante depuis que j'ai subi une anesthésie. Je n'avais pas grand' faim et je n'ai avalé que quelques céréales sans prendre la peine de les mastiquer. Je suis trop affligé physiquement et intellectuellement pour avoir goût à manger. Je suis en incapacité de me nourrir selon mes besoins physiologiques, on pourrait dire que je ne fais que picorer sans enthousiasme mes repas. Ma mère, paix à son âme, m'aurait dit que j'avais à présent un appétit d'oiseau, moi qui, par le passé, possédait un estomac d'autruche.

Je n'ai pas osé me regarder dans la glace de la salle de bains car je sais que mon nez est horrible. Depuis cette intervention de reconstruction faciale faisant suite à ce maudit accident de voiture, mon organe est allongé, dur et recourbé, certainement en raison des attelles que le chirurgien a laissé comme étai le long de mes cloisons nasales. Je me suis caressé la gorge afin de vérifier si l'opération mise en œuvre pour me redresser la mandibule fracturée n'engendrait plus de douleur. J'ai découvert ainsi, étrangeté de la nature, deux excroissances de chair appendues sous ma

mâchoire inférieure. Il est fort possible que l'amaigrissement rapide de mon cou (la nourriture de l'hôpital est franchement infâme, j'étais à la diète) ait eu pour conséquence un excès de peau : celle-ci, distendue, pend à présent lamentablement le long de mon encolure laquelle paraît très allongée depuis cette fameuse chirurgie. J'en arrive toutefois à me demander si ce célèbre spécialiste n'a pas pratiqué sur moi une chirurgie réparatrice plastique expérimentale et que je lui aie servi de cobaye. Il semblait content de lui, technique révolutionnaire avait-il clamé, les mains posées sur son énorme abdomen (il n'était pas chirurgien bariatrique !). Il est à noter que l'intervention m'avait coûté très cher, j'y avais perdu des plumes, j'étais désormais sur la paille.

Entre mon nouveau faciès et le stress post-traumatique occasionné par l'accident, oserai-je sortir à présent ? L'obligation de porter un masque chirurgical sur injonction de mon thérapeute devrait permettre de pallier ma déconvenue esthétique. Il me fallait par ailleurs trouver un psychiatre : j'allais m'adresser à l'École Vétérinaire de Lyon car je sais qu'ils ont des très bons soignants et quel que soit le cerveau, quel que soit le nombre de circonvolutions, quelle que soit la structure du pallium, un trouble émotionnel se traite de la même manière. Sans doute vont-ils préconiser une thérapie EMDR (Eye Movement Desensitization and Reprocessing) qui utilise des mouvements oculaires pour aider les patients à retraiter des souvenirs traumatiques sans avoir besoin de les verbaliser longuement. Et Dieu sait si j'ai été traumatisé ! Combien de séances seront nécessaires afin de reprendre le cours normal de ma simple vie ? Combien de fois devrai-je tourner mes globes oculaires en repensant au choc ?

Mais peut-être que les cliniciens préféreront m'appliquer une Thérapie Cognitivo-Comportementale où je serai encouragé à adopter de nouvelles façons de penser et d'agir pour réduire mes symptômes. Il me faudra alors évoquer tout haut mes malheurs et je ne m'en sens pas le courage. Il serait nécessaire que j'évoque préalablement oralement mon stress avec mes collègues, que je leur narre ma mésaventure. Mais tous ne sont pas bienveillants à mon égard même s'il est fort probable qu'ils ont connu les mêmes déconvenues, les mêmes peines, mais pour cela il faudrait que je me remette à parler, moi qui suis resté muet jusqu'à présent.

Je tentais alors quelques vocalises pour tester mon articulé dentaire : horreur ! Ma voix haut perchée s'échappait tonitruante de mon gosier. J'allais réveiller tout le quartier alors que le soleil venait juste de faire son apparition. Je tentais de me calmer et m'appliquais à prononcer en articulant outrageusement la phrase préconisée par l'orthophoniste pour rééduquer ma mâchoire. Ce fut sur deux tons caquetants, la bouche en cul de poule, que je prononçais « Trois gros grains de riz dans le grenier de Rico, trois gros haricots dans le gros nez de Coco ». Je m'effrayais moi-même de cette transformation vocale et pris peur, effrayé comme une poule qui aurait trouvé un couteau : je me mis à courir en tous sens en piaillant, coco, haricot, coco, haricot...

Finalement, je saisis un miroir et m'approchai de la fenêtre inondée de soleil pour constater l'œuvre du bistouri. Mes phanères roux luisaient sous le pinceau de l'astre. En bataille, dressés sur ma tête, ils rougeoyaient dans le soleil levant et me donnaient envie de chanter à tue-tête. Hormis le nez, corné, j'étais plutôt beau. Seul le cou était un peu raté, étrangement lisse et nu. Le reste du corps était assez bien proportionné : j'avais les cuisses

fermes et les pectoraux musculeux. Je savais bien que les jaloux, des castrats engraisés, murmuraient depuis un certain temps derrière mon bréchet que j'étais un vrai coq et que je me comportais comme une girouette ! Oui j'étais capable de dire une chose et son contraire mais c'était pour animer les discussions. D'autres clamaient haut et fort que j'étais une vraie poule mouillée. Je leur volais alors dans les plumes ! Il est vrai que l'avenir me terrorisait et que la vie rurale me faisait peur même si elle était censée abaisser l'éco-anxiété. Car que nous faisait-on manger en campagne ? Des OGM ! Je concède toutefois que notre bien-être avait évolué vers le mieux depuis la directive européenne 98/58/CE : je n'avais jamais faim, ni soif, victuailles et eau en libre accès, je disposais d'un confort physique, j'avais la liberté d'expression même si parfois on me disait de fermer mon clapet. En outre je n'avais pas de maladie ni de douleur sauf évidemment depuis ma terrible mésaventure mais j'avais un accès aux soins, l'une des règles générales imposées par la directive.

Si jusqu'à présent je n'hésitais pas à rentrer en combat à la moindre remarque, désormais les propos médisants de mes congénères me laissaient de marbre et me semblaient bien volatiles comparés au pragmatisme de la réalité quotidienne, trouver de quoi becqueter, remplacer dans les tâches journalières ma défunte compagne... Ma brave Georgette était décédée sous mes yeux la semaine dernière. Alors que nous traversions la route, aile dessus aile dessous pour nous rendre dans le petit bois qui fait face à la maison, à pas plus de trente mètres à vol d'oiseau, nous avons été fauchés par un chauffard. Georgette était morte sur le coup, fracture cervicale fatale, le coup du lapin. Le bec à bec n'avait pas permis de la réanimer. J'avais échappé de justesse au trépas, ne déplorant qu'une atteinte au visage : la collision m'avait occasionné de multiples contusions faciales mais j'étais

sauf. Je ne parvenais pas à me remettre du décès prématuré de ma Georgette. Je l'aimais, je l'appelais ma gallinette, ma cocotte. Élevée à l'Institut Sainte-Colombe, elle avait de bonnes manières et une grande élégance. Elle était tendre et réfléchie et n'avait pas une cervelle de moineau comme beaucoup de ces poules de luxe qu'elle côtoyait dans son travail. Elle les décrivait bavardes comme des pies, capables de jacasser des heures de la pluie et du beau temps à la pause, laquelle leur permettait certes de se détendre les pattes hors du nid mais dont elles abusaient, répétant tels des perroquets qu'elles étaient proches du burn-out. Je t'en foutrais de l'épuisement professionnel ! Selon Georgette elles ne cessaient de parler de perte de sens de leur travail, de charge mentale, avec pour conséquence un manque de rendement alors qu'elles bénéficiaient d'un statut de plein air !

Et si j'étais libre comme l'oiseau et que je prenais parfois mon envol pour courtiser d'autres emplumées, s'il m'arrivait de me pavaner dans d'autres cours que la mienne, je rentrais vite au nid la queue basse retrouver ma bonne Georgette qui faisait tristement le pied de grue en m'attendant. J'étais avec elle comme un coq en pâte et lui jurais la tête sur le billot qu'elle était la poulette de ma vie. On doit se contenter de ce que l'on a et ne pas tuer la poule aux œufs d'or.

Après avoir versé quelques larmes nostalgiques, tout en admirant ma crête dans le miroir, j'ai soudain ressenti le besoin incoercible de retourner sur ma couche. Je ne travaillerai pas ce matin, je n'en ai pas le courage et ma voix est trop éraillée. En me dandinant, je suis rentré au nid. Là, enfin, j'ai retrouvé ma sérénité, les ailes bien étendues, entourant de tout mon amour de père poule les quatre beaux œufs dont j'avais à présent à assumer seul la charge. Je savais que c'était pour bientôt car j'entendais déjà, au plus

profond de la coquille, les frémissements de la vie aviaire. Je devais dès à présent me préparer à ma tâche d'éducateur.

Chaque jour est une nouvelle chance de devenir autre. On peut se réinventer à tout moment, je m'étais transformé, reconstruit dans le deuil, amélioré, passant d'un état de coq du village, égoïste, à celui de papa poule dévoué.

Je me suis endormi sur ma couvée en rêvant au chirurgien, le professeur Gallina qui n'avait, tout compte fait, pas si mal opéré ma mandibule et mes cloisons nasales. Peut-être faudrait-il comme il me l'avait promis pour parachever son œuvre, finaliser ma métamorphose, repasser sur le billard pour Thanksgiving. J'espérais que mes petits poussins d'amour seraient alors sortis de leur confinement ovoïde, à l'heure où je passerais à la casserole.